

ACTE III, SCÈNE IX.

LES SEPT INFANS DE LARA,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Félicien Mallefille,

Représente pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 2 Mars 1836.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DON RODRIGUEZ DE LARA	M. Mélingue.
DONA VALLOMBRA	Mlle Georges.
DON BEJAR DE LARA	M. Tournan.
DON TORQUATUS DE LARA	M. Emile.
DON GUSTAMENTE DE LARA	M. Alfred.
DON VORDI DE LARA	M. Albert.
DON HANNIBAL DE LARA	M. Charles.
DON FAVILIA DE LARA	M. Duplanty.
DON PASIELLO DE LARA	M. Adolphe.
GONZALO	M. Bocage.
MUDARRA-LE-BATARD	M. Lockroy.
DOLFOS-TÊTE-BLANCHE	M. Delafosse.
DON JUAN D'AGUILAR	M. Auguste.
DONA EDUL D'AGUILAR	Mlle Ida.
BOREL	M. Moessard.
L'ALGUAZIL-MAIOR	M. Hebèt.
VALERIA	Mlle Laisné.
LIPPA	Mme Fitzelier.

Choeurs, Peuple, Seigneurs, et autres accessoires.

ACTE PREMIER.

Une terrasse. A gauche, six marches de pierre conduisant au palais Ferrandino; façade, moitie romaine, moitie moresque. A droite, un bouquet de sycomores. Au fond, entre deux balustrades de marbre, ornées de fleurs, une sortie sur la rue San-Martinez. Les toits de Burgos en amphithéâtre; au-delà, le château fort sur la colline de Santa-Maria et au delà encore les montagnes.

SCENE PREMIERE.

AGUILAR, *appuyé sur un sycomore.*

Sur toute la terrasse des groupes d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, nobles et manans, pleurant et gémissant tous ensemble.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Helas! hélas!

CHOEUR DE JEUNES FILLES. Hélas! hélas!

CHOEUR DE JEUNES GENS. Hélas! hélas!

AGUILAR. Demain, le Maure viendra réclamer sa proie, et nous la lui livrerons; demain, il viendra oous arracher nos filles, nos sœurs, nos fiancées, et nous pleurerons et nous le laisserons faire. O deuil! ô honte! O Castille! Castille!

UNE MÈRE. Certainement le sort tombera sur toi, ma fille; et l'on m'enlèvera mon unique enfant, la consolation de ma misère, le bâton de ma vieillesse.

UN JEUNE HOMME. Toi, ma fiancée aujourd'hui, peut-être seras-tu demaio l'esclave d'un émir. Une vierge chrétienne quitter l'autel nuptial pour un sérail d'infidèle!

UNE JEUNE FILLE. Si on me prend, qui aura soin de toi, mon frère? Qui essuiera, pauvre orphelio, les larmes de tes yeux dans ta douleur, et la sueur de ton front après le travail? Et, dans tes maladies, qui donc ira veiller à ton chevet?

AGUILAR. L'enfant qui abandonne le toit paternel y laisse aux siens, en partant, trois parts d'éternelle douleur: une pour le matin, une pour le soir, une pour les jours de fête!

CHOEUR. Hélas! hélas!

SCENE II.

Les Mêmes, BOREL, Musiciens, Courtisanes, Mendians.

Les musiciens viennent de la rue au son d'une fanfare.

AGUILAR. Quel est ce bruit?

LE CHEF DES MUSICIENS, *s'arrêtant.* Mooseigneur, nous faisons de notre mieux pour que ce soit de la musique.

AGUILAR. Vous avez tort de venir vous réjouir ici pendant que nous pleurons.

LE CHEF. Je ne sais pas si nous avons tort, mooseigneur; mais nous ne nous réjouissons pas: nous faisons de la musique parce qu'on oous a payés pour en faire.

AGUILAR. Qui vous a payés?

LE CHEF. Un jeune homme qui a les habits et les armes d'un montagnard, la mine et la bourse d'un roi. Il nous a commandé d'aller l'attendre sous l'avenue de sycomores pour y donner une sérénade, et nous y allons. — Sonnez, trompettes, et en mesure! il faut nous faire honneur.

Les musiciens sortent par l'allée des sycomores.

CHOEUR. Hélas!

Entrent Borel et les autres mendians avec les courtisanes.

BOREL. Vive la joie! par la messe! et vivent les fêtes!

AGUILAR. Maudit soit celui qui rit des armes de ses frères!

LE JEUNE HOMME, *à Borel.* Parler de plaisir dans un tel moment! est-ce chose permise?

BOREL. Pourquoi pas?

LE JEUNE HOMME. Ne savez-vous pas que depuis vingt aos la Castille paie au calife de Cordoue uo tribut aonuel de cent jeunes filles!

BOREL. Si, après?

LE JEUNE HOMME. Que, sur les cent, Burgos en fournit à elle seule vingt?

BOREL. Si, je sais que c'est là un des priviléges de la bonne capitale.

AGUILAR. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, tout coureur de rues que vous êtes, c'est que demain le sort aura désigné les victimes. Oui, demain, il y aura là, sous nos yeux, vingt vierges enchaînées, vingt familles mutilées, mille cœurs brisés; et rien, rien ne peut nous sauver, excepté la volonté du roi qui danse ici, et la volonté de Dieu qui dort là-haut!

BOREL. Si, je sais tout cela. Mais qu'est-ce que cela me fait, je vous prie? Je n'ai ni fille, ni sœur, ni fiancée. Les camarades sont aussi riches que moi de famille, ou à peu près. Cela ne les regarde pas, oi moi non plus. Que voulez-vous? il y a du chieo dans l'homme. Nous caressons qui nous nourrit, et nous mordons qui nous bat. Nous sommes mendians; tant pis pour nous, n'est-ce pas? On ne nous donne pas un réal. Vous êtes malheureux? tant pis pour vous! Nous ne vous donneroos pas une larme. En avant, les enfans! qu'on s'amuse!

LES MENDIANS *et* LES COURTISANES. Amusons-nous!

Ils sortent comme les précédens.

BOREL, *s'arrêtant.* Parlez-moi de notre patron! voilà un homme! et qui sait vivre! Tantôt gai et rayonnant comme un lever de soleil; tantôt sombre comme une nuit d'orage; très-folâtre quand il est de bonne humeur, et tout-à-fait terrible quand il se met en colère; en un mot, chaogeant comme les nuages ou les femmes. Il dépense largement son existence et son bien, celui-là! sans savoir pourquoi ni comment. Ce n'est pas comme vous autres. Le drôle d'homme! et le bon homme! en voilà un que j'aime! Personne ne sait qui il est; mais je lui suis dévoué corps et ame, quand ce serait Lucifer ou Mahomet! — Eh! les autres! attendez-moi donc pour commencer la musique.

Il sort.

LE JEUNE HOMME. Il a blasphémé, Seigneur!

AGUILAR. Qu'y faire? La justice est remontée au ciel avec la foudre ; quand donc en redescendront-elles?

LE JEUNE HOMME. Voici venir Dolfos Tête-Blanche. Notre père en Dieu s'avance lentement comme un messager de deuil. Que Notre-Dame des Sept-Douleurs nous vienne en aide !

Dolfos descend les marches du palais.

CHOEUR. Hélas !

SCENE III.

AGUILAR, LA FOULE, DOLFOS.

LE JEUNE HOMME. Eh bien ! quelles nouvelles, mon père?

DOLFOS. Priez Dieu, mes enfans!

LE JEUNE HOMME. Le roi a-t-il entendu la prière de son peuple ?

DOLFOS. Le roi n'entend que le son des hauts-bois qui chantent, et les pas des cavaliers qui dansent.

CHOEUR. O Seigneur ! Seigneur !

LE JEUNE HOMME. Ainsi maintenant personne ne nous préservera de ce malheur ?

DOLFOS. Dieu seul le pourrait, et, avec la volonté de Dieu, un seul homme.

LE JEUNE HOMME. Cet homme, mon père, qui est-il? et où est-il?

DOLFOS. Cet homme n'est point de Burgos et n'est point à Burgos.

VOIX, *accompagnée de guitare, dans la rue.*

Que j'aurais bonne envie
D'être un jour matelot,
Pour suspendre ma vie
A la cime d'un flot!
Abandonnant ma voile
Aux caprices du vent,
Au gré de mon étoile
Je m'en irais rêvant.

Gonzalo paraît sur l'escalier de la rue, une guitare à la main. Il monte, jette un long regard plein d'étonnement et de tristesse sur la foule rassemblée autour de lui, et laisse tomber sa guitare.

SCENE IV.

LES MÊMES, GONZALO.

GONZALO, *d'une voix grave.* Que Dieu sauve l'Espagne!

DOLFOS, *se retournant.* Toi ici, mon fils! C'est la Providence qui t'envoie.

GONZALO. Moi!

DOLFOS. Toi-même. Sais-tu quel est ce jour où nous vivons ?

GONZALO. C'est aujourd'hui, si je ne me trompe, la Saint-Quirice de l'an de grâce 965, l'anniversaire de la victoire remportée à Peidrahita sur les Maures de Cordoue par le roi Ferran Gonzalès, de glorieuse mémoire. C'est aujourd'hui que les Maures de Cordoue viennent chercher à Burgos le tribut de chair humaine à eux concédé par le roi don Rodriguez de Lara, de glorieuse vie. N'est-ce pas cela, mon père?

DOLFOS. Eh bien ! tout nous manque je n'ai plus d'espoir qu'en toi; sauve-les A genoux devant ce jeune homme, mes enfans! lui seul a assez de pitié dans le cœur pour vous plaindre, assez de force dans le bras pour vous défendre. A genoux! à genoux!

CHOEUR DE LA FOULE, *à genoux.* Sauvez-nous! sauvez-nous! monseigneur, sauvez-nous!

GONZALO. Vieillard, connais-tu mon père?

LE VIEILLARD. Non, seigneur.

GONZALO. Femme, connais-tu ma mère?

LA FEMME. Non, seigneur.

GONZALO. Es-tu ma sœur, ô jeune fille?

LA JEUNE FILLE. Non, seigneur.

GONZALO. Que me voulez-vous donc?

Il s'éloigne lentement du groupe qui l'entourait au pied de l'escalier royal, et traverse la terrasse pour sortir par l'allée.

AGUILAR, *se plaçant devant lui.* Tout arbre qui, devant porter de bons fruits, n'en portera pas, sera coupé. Tout homme qui, pouvant faire le bien, ne le fait pas, est un méchant.

GONZALO. Qu'est-ce à dire, seigneur?

AGUILAR. On vous a demandé secours pour des malheureux : vous avez refusé. Vous avez mal agi.

GONZALO. C'est parler hardiment, seigneur. Qui donc êtes-vous? qui donc croyez-vous que je sois?

AGUILAR. Je suis don Juan d'Aguilar, comte et justice de Castille. Je ne sais qui vous êtes ; mais je vous dis ma pensée.

GONZALO. Vous avez une maison à Burgos, sans doute, et des terres en Castille?

AGUILAR. Il y a dans la rue Vieille une maison en pierres grises, surmontée de creneaux, percée de meurtrières, dans laquelle on tiendrait un jour contre une armée. Cette maison est à moi. Je paie au roi un impôt de seize dinars d'or. J'ai la vallée de Polanès avec ses blés, et la vallée de Villorigo avec ses pâturages et les troupeaux de ses pâturages. Je donne au roi la dîme de mon revenu.

GONZALO. Peut-être avez-vous une fille?

AGUILAR. Le Ciel en a accordé une à ma vieillesse, comme une couronne pour mes cheveux blancs.

GONZALO. Son privilége nobiliaire l'exempte-t-il du tirage?

AGUILAR. Personne n'est exempt, excepté les filles du sang royal. Ma noblesse est romaine, et plus ancienne que celle du roi. Mais je ne suis pas du sang royal. Le nom de ma fille est dans l'urne, avec celui de toutes les vierges de Burgos. Si son nom est appelé, ma fille partira.

GONZALO. Vous m'avez dit qui vous étiez; je vais vous dire qui je suis. Je suis un homme sans patrie, sans famille, sans nom. J'habite les montagnes de Leytariegos, qui s'étendent de Pravia à la mer de Biscaye. Je vis là de pêche, de chasse et de guerre avec les Maragatos qui m'ont adopté et élevé. Je gagne mon pain avec la sueur de mes membres, mon or avec le sang de mes veines; car je ne possède de droit qu'un toit de chaume et une épée de fer. Mon père en Dieu (*montrant Delfos*), qui est ici présent, vous dira que ces choses sont vraies. Vous m'avez dit ce que vous pensiez; je vais vous dire aussi ce que je pense. Moi, qui suis inconnu ici, étranger partout, je ne fais rien pour autrui; et ma conduite est d'un sage. Vous, don Juan d'Aguilar, qui êtes comte, et riche homme, et justice de Castille, et père, vous ne faites rien pour vous-même : votre conduite est-elle d'un brave?

AGUILAR. Dieu vous garde! Vous m'avez appelé lâche, jeune homme! Jeune homme, il y a quarante ans, ceux de Castille disputèrent, dans la plaine d'Osma, leur indépendance à ceux de Léon. Ils se battirent un contre cinq, vainquirent, et nommèrent roi, leur chef Ferran Gonzalez, sur le champ de bataille. J'en étais. Le roi Ferran mena souvent les siens contre l'infidèle, et ils s'estimaient nombreux quand ils n'étaient moindres que de moitié. Et ils gagnèrent bien des batailles. Azinas! Cascaxarès! Talavera! Salamanca! Piedrahita! champs glorieux, vous vous en souvenez encore! J'en étais! De toutes nos belles victoires et de toutes nos sanglantes défaites, j'en fus. Et nos rois le savaient; car, un jour, le jour de Talatannanzor, le roi Garcias Gonzalez, fils de Ferran, voyant se débander l'aile que je commandais, s'écria : « Puisqu'on fuit, c'est que d'Aguilar est mort. » Je n'étais qu'évanoui et blessé. Qu'en dites-vous, jeune homme? suis-je un lâche?

GONZALO, *se découvrant*. Je vous salue, mon père! vous avez vécu dans le bon temps. (*Se retournant vers la foule.*) Mais ceux-ci, mais ceux-là, qui n'ont rien fait pour la patrie, et qui ne font rien pour eux, que me répondront-ils? Voyons un peu! que me demandez-vous?

LE CHOEUR. Protection, monseigneur!

GONZALO. Par la croix! ceci est nouveau. Un peuple à genoux demandant secours à un étranger debout! Vous faites cela à la face du ciel, et la honte ne vous pétrifie pas à cette place! Pardonnez-moi, je vous avais pris pour des hommes. Hélas! voilà bien des bras pour supplier, des voix pour gémir et des yeux pour pleurer... mais leurs cœurs? qu'en as-tu fait, ô mon Dieu?

LE JEUNE HOMME. Seigneur!

GONZALO. Oui, vous êtes bien morts, ô Pélage! ô Bernard! morts avec vos grands courages et vos grandes épées! morts tout entiers, hélas! Au lieu de ces hommes de fer, qui ne savaient que prier, combattre et mourir, nous avons des chefs qui s'habillent d'or et de soie, qui dansent sur des tapis et qui chantent comme des femmes, quand ils ne pleurent pas comme des enfans! Au lieu de cette forte et sainte Castille qui se dressait comme un roc vers le ciel et ne ployait le genou que devant Dieu, il y a maintenant un je ne sais quel fantôme de Castille, pâle, maigre, éreinté, qui s'en va tremblant et trébuchant, et qui, penché vers la terre, semble chercher, comme l'ivresse, un lit, ou, comme la décrépitude, une tombe... Et il y a des gens qui nomment cela des royaumes et des rois? Non, mordieu! ce pays est une cage où l'Arabe élève pour son amusement un roitelet chrétien!

LE JEUNE HOMME. Seigneur!

GONZALO. Osez dire non! osez dire que les Maures n'ont pas tout droit et tout pouvoir ici! Tout est pour eux. C'est pour eux que fleurissent l'Estramadure et l'Andalousie, les deux plus belles provinces du monde! c'est pour eux que coulent le Guadalquivir et le Guadiana, les deux grands fleuves! c'est pour eux que brillent Grenade et Séville, ces deux yeux de l'Espagne! Pour eux les prémices de nos fruits! pour eux le parfum de nos fleurs! pour eux la virginité de nos femmes! Et pour nous, ce qui reste. Nous, nous sommes trop heureux encore de manger le pain dont ne veulent pas leurs chevaux, et de boire l'eau des fleuves où ils baignent leurs pieds!

DOLFOS. Aie pitié de Burgos, ô mon fils!

GONZALO. Qu'est-ce que cela me fait à moi, Burgos? que me fait la Castille? que me fait l'Espagne? Une ville lâche! une province lâche! un pays lâche! Je m'en inquiète bien, ma foi! Des gens qui acceptent si bien toutes les ignominies, qui se courbent si bas sous le fouet des eunu-

ques; qui lèchent si complaisamment le pied qui les écrase, que le vainqueur se demande parfois, lequel il doit le plus mépriser ou d'un Castillan ou d'un chien!

LE CHOEUR. Oh!

GONZALO. Par saint Jacques, tueur de Maures! cela est insupportable; et quand j'y pense, je me mets à pleurer de rage.

Il pleure.

LE JEUNE HOMME. Il a raison; c'est trop de honte, et nous ne pouvons vivre ainsi.

GONZALO, *se retournant.* En voilà un qui a parlé en homme; à la bonne heure! Tiens, ma bourse, à toi. (*Il lui donne sa bourse; puis il tire son épée et la montre au peuple*) Et mon épée!.. qui la veut? (*Silence.*) Personne! (*Il brise et jette son épée.*) Que Dieu ait pitié de vous!

Il veut s'en aller.

LE JEUNE HOMME. Monseigneur!

GONZALO, *revenant.* Laissez-moi.

LE JEUNE HOMME. Le roi don Rodriguez nous enchaîne, monseigneur, et nous bâillonne.

GONZALO. Quand on veut du pain, on laboure la terre avec la charrue; quand on veut de la liberté, on laboure la tyrannie avec l'épée. Mais si un peuple se manque à lui-même, et qu'abdiquant tout honneur et toute indépendance, il s'endorme tranquillement dans la servitude et l'anéantissement, il est du devoir des vertueux et des vaillans de se pourvoir à eux-mêmes. Alors on fait de son poignard un sceptre, et l'on dit : nous voulons! On fait de son épée une croix, on la plante en terre, et l'on dort à l'ombre. C'est ce que j'ai fait. Vous autres, sous ce manteau d'iniquités qu'étend sur vos têtes le fantôme sanglant d'une royauté débauchée, couchez-vous, esclaves, et ne bougez plus. Moi, je m'en vais aux montagnes. Adieu!

LE JEUNE HOMME. Non, restez avec nous. Guerre aux Maures, mes frères! à bas Rodriguez!

LE CHOEUR. Guerre aux Maures!

GONZALO. Allons donc! vous avez bien tardé.

LE CHOEUR. A bas Rodriguez!

AGUILAR. Pas de révolte, enfans! La révolte est un crime et une impiété. Retirez-vous d'ici avant que le roi n'accoure à votre sédition.

GONZALO. Seigneur, vous êtes le défenseur du peuple. Le peuple vous a nommé justice. Pensez-y.

AGUILAR. J'y pense, jeune homme. Et j'agis comme je le dois. L'on m'a nommé justice; et, laissant aux mains royales ma fille, en otage de ma fidélité, je suis parti. Et je vais par les villes et les campagnes, faisant valoir nos priviléges dont je suis le gardien, faisant exécuter par tous et pour tous la loi, dont je suis l'incarnation. Certes! je hais la tyrannie, étant Castillan, et je la blâme, étant inviolable. Mais la loi ordonne d'obéir au roi légitime tant qu'il respectera nos priviléges. Or, nos priviléges ne parlent pas de la liberté des femmes; cela est horrible, mais cela est. J'obéis donc à don Rodriguez, et vous lui obéirez tous comme moi, parce que la loi le veut. Au nom de la loi, je vous ordonne de me suivre!

Il descend l'escalier de la rue, suivi de la foule.

LE JEUNE HOMME. Plus d'espoir!

DOLFOS. Allez, mes enfans, et pleurez, mais ne maudissez pas!

SCENE V.

DOLFOS, GONZALO, *puis* BOREL.

GONZALO, *rêvant.* Il y a encore du sang espagnol dans ces veines-là... Oh! si Dieu m'avait fait roi de Castille!

DOLFOS, *vivement.* Eh bien! que ferais-tu?

GONZALO. Mais, bah! je ne suis qu'un misérable chef de quelques pauvres montagnards.

DOLFOS. Roi autant que chef, Gonzalo, roi des Maragatos, c'est ainsi qu'ils te nomment eux-mêmes, c'est le titre qu'ils t'ont donné volontairement, comme au plus digne, et qu'ils te conserveront tant que tu en seras digne. Prends garde de le perdre, Gonzalo!

GONZALO. Que m'importe?

DOLFOS. Pas de ces dédains, jeune homme! On trouve tous les jours un roi, on ne trouve pas tous les jours un peuple, et un peuple comme celui-là encore! Ah! vos ennemis savent mieux ce que vous valez que vous-même. Le roi don Rodriguez donnerait sa main gauche pour compter parmi ses sujets le roi des Maragatos; et pour tenir leur chef dans ses prisons, le calife, Gonzalo, donnerait sa main droite.

GONZALO. Ma foi, ils seraient tous les deux bien bons de se mutiler pour un roi sans sceptre, et pour un chef... (*mon-*

trant son fourreau vide) sans epée. (*Appelant.*) Borel! holà, Borel!

BOREL, *entrant par l'allée*. Me voici, seigneur.

GONZALO. Va dire aux musiciens qui m'attendent, et aux curieux qui attendent les musiciens, de s'en aller tous au diable. Tu leur donneras ceci pour leur voyage.

Il lui donne de l'argent.

BOREL. Bien! Je leur donnerai la nouvelle et je garderai l'argent. Chacun sa part. Après?

GONZALO. Tu iras me chercher ma grande rapière, et tu me l'apporteras.

BOREL. Oui, monseigneur.

Il sort.

SCENE VI.

GONZALO, DOLFOS.

DOLFOS. Tu as demandé ton épée?

GONZALO. Oui, mon côté a besoin de ma lame comme mon bras de ma main.

DOLFOS. Je te comprends. Tu vas bientôt t'en servir....

GONZALO. Peut-être.

DOLFOS. Tu connais les sept infans de Lara?

GONZALO. Non; excepté vous, mon père, que ma bonne étoile m'a fait rencontrer ce soir, je ne connais ici personne. Des visages sans nom, ou des noms sans visages, voilà tout ce que je sais. Du reste, les autres sont à peu près aussi instruits sur moi que moi sur eux. Ils sont seulement plus curieux. Je ne m'informe jamais de rien ni de personne. Beaucoup de gens s'informent de moi, et n'apprenant rien, sinon que je cherche les aventures et évite les amitiés, que j'aime les concerts et hais les tyrannies, ils me regardent de travers; ce qui ne m'empêche pas de bien dormir le jour et de bien me promener la nuit.

DOLFOS. Tu connais du moins ces Lara comme des despotes féroces et insolens, ayant soif de débauche, de pillage et de meurtre.

GONZALO. Oui.

DOLFOS. Eh bien! écoute-moi. La loi de Burgos permet à tout chevalier, pourvu qu'il soit pur de crime, de défendre, au péril de son corps, les causes populaires. Demain matin, en face du peuple, du roi, et du Maure, viens te proclamer défenseur des vierges castillannes. Dis ton nom, et jette ton gant. En entendant l'un, personne n'osera relever l'autre, excepté les sept intrépides, les sept maudits, les sept infans, Gonzalo!

GONZALO. Ensuite?

DOLFOS. Ensuite, tu les combattras, et tu les vaincras, et ensuite l'on s'en ira criant par la ville : Honneur à Gonzalo, sauveur du peuple! Honneur à Gonzalo, justicier de Dieu!

GONZALO. Vous tombez mal, mon père. Il y a des jours où je me sens contre ces hommes, que je ne connais pas, une haine d'instinct, une haine de chien à loup; et ces jours-là!... Mais, en ce moment-ci, je m'ennuie. J'ai plus envie de m'amuser que de me battre, et plus soif de vin de Xérès que de sang de Lara. Et puis, que sais-je, moi? cela ne me regarde pas. Si quelqu'un veut me chercher querelle, qu'il y vienne. Pour moi, je n'attaquerai personne. C'est déjà bien assez de vivre, ma foi! sans s'inquiéter de tant de choses.

DOLFOS. Qui donc défendra ces malheureux?

GONZALO. Je n'en sais rien.

DOLFOS. Pourquoi pas toi?

GONZALO. Parce que...

DOLFOS. Mais...

GONZALO. Epargnez-vous, mon père, une vaine remontrance. Le roc s'émeut autant du bruit des flots que mon cœur du bruit des paroles.

DOLFOS. Gonzalo! Gonzalo! tu es bien changé. Je t'ai connu si doux, si grave et si bon, Gonzalo! Dans le temps que j'allais aux Leytariegos, tu te le rappelles, j'étais moins vieux alors, et surtout moins faible; les malheureux qui t'imploraient ne t'entendaient jamais dire non, et tu ne disais jamais non aux prières de Dolfos Tête-Blanche. Aujourd'hui, te voilà dans la ville, promenant par les rues des troupes de musiciens et de courtisanes et interrompant, par des chansons, les lamentations populaires, repoussant l'invocation des supplians et appelant la guerre civile.. Hélas! il y a un esprit de vertige qui plane sur toute l'Espagne.

GONZALO. Vous avez raison. Je ne suis plus l'homme d'autrefois. Et j'en souffre bien, allez! O jours d'insousiance et de tranquillité! qu'êtes-vous devenus? J'étais heureux alors. Alors, je savais bien ce que je voulais et ce que j'aimais. Ce que je voulais, c'était une journée semblable à la veille et un lendemain semblable à la journée; ce que j'aimais, c'étaient Dieu et les grandeurs de Dieu; c'était le coucher du soleil dans le calme, ou le lever de la lune dans la tempête; c'était le murmure de

l'Océan à mes pieds, ou le mugissement du tonnerre sur ma tête. Ce que j'aimais encore, c'était le son de la corne roulant d'échos en échos pour appeler les braves au combat; c'était le chant d'adieu quand on partait pour l'algarade; c'était le cri de guerre lorsqu'on tombait sur les Maures et qu'on se battait sans quartier de part et d'autre; c'étaient les cris de joie lorsque, lassé de tuer ces assassins et de piller ces brigands, on revenait aux montagnes avec sa charge de butin et de gloire. En ce temps-là, j'étais plein d'ardeur.

DOLFOS. Et plein de foi. Je me rappelle encore nos longues causeries aux pieds des rochers, quand je t'apprenais à lire les livres sacrés. Quelles graves méditations sur le passé! quelles fortes aspirations vers l'avenir! Pourquoi es-tu changé?

GONZALO. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu?

DOLFOS. J'étais trop cassé pour les voyages, et il y avait plus de malheureux ici que là-bas.

GONZALO. Et elle, pourquoi donc estelle partie?

DOLFOS. Qui donc?

GONZALO. Ah! vous ne savez pas cela, c'est vrai. Depuis vous, il s'est pour moi passé bien des choses. Il y avait une jeune fille qui demeurait avec une vieille et vénérable femme, sa mère ou sa duègne, je ne sais, au pied de la sierra d'Atienza. Je l'avais vue une fois par hasard, en chassant. Elle était belle comme une étoile, et pure comme une fleur. Je la revis bien des fois depuis, mais non par hasard. Sans savoir qui nous étions, nous nous aimâmes, et sans pouvoir nous parler nous nous le dîmes. Un jour elle disparut sans que je pusse savoir ce qu'elle était devenue. Ah! si vous ne m'aviez pas abandonné tous les deux, si j'avais eu quelqu'un, un père, une mère. Mais non, personne. Hélas! sans amour, sans famille et sans amitié, je me trouvai dans un affreux isolement au milieu des franches, mais grossières fraternités de la montagne. Ce que je n'avais plus me manqua, ce que j'avais encore ne me suffit plus. Je voulus autre chose, je voulus davantage. Je désirai, je cherchai, je remuai des choses inconnues. Mon intelligence tourbillonna, et je me réveillai un matin, sentant l'infini là *(à la tête)* et là *(au cœur)*. C'en était fait! je suais à l'étroit dans mon désert. Je résolus de descendre dans les villes pour voir; je ramassai tout l'or de nos conquêtes qui traînait dans les coins; je dis adieu à mes frères qui me bénirent, et je vins. Il n'y a qu'un mois de cela pour les jours, mais il y a un siècle pour les choses. J'ai jeté déjà au vent toutes mes idées d'autrefois. J'ai déjà respiré à pleine poitrine les parfums de corruption, de grandeur et de volupté qui s'exhalent de votre civilisation. Mon présent a déjà tout oublié de mon passé; je suis un homme nouveau, vivant une vie nouvelle. Cette chaste et profonde affection elle-même, cette pure et divine hostie que j'aurais dû enfermer à jamais dans le tabernacle de mon cœur, pour l'y adorer éternellement, je l'ai chassée du temple, mon père, et j'ai mis à sa place une divinité étrangère. L'ange des saintes amours s'est envolé d'à côté de moi, me laissant en proie au démon des passions furieuses. Et moi, tournant le dos à tous les tendres sentimens, à tous les doux souvenirs, je me suis engagé volontairement dans un amour terrible et mystérieux; un amour dont je n'ai pas même demandé le nom, mais que instinctivement je prévois tout accidenté de périls et d'angoisses, tout entouré de haines et de malédictions; un amour qui fait soupçonner dans ses ombres des désespoirs et des crimes, et qui ne laisse apercevoir au fond le bonheur qu'à moitié caché par l'adultère!

DOLFOS. Pauvre insensé! Ah! s'il m'était permis de parler...!

GONZALO. Ne me dites rien, mon père. Le sort en est jeté. Et quand ce serait encore à faire, je le ferais. J'ai besoin de cela. A défaut de prodiges, il me faut des monstres.

DOLFOS. Allons! Gonzalo, reviens au rivage. Lutte, jeune homme, lutte un instant contre les flots de toute ta vigueur, et tu sortiras du courant qui t'entraîne.

GONZALO. Ma foi! non; ma foi! non: je ne veux pas prendre tant de peine. Ne sachant d'où je viens, je ne m'inquiète guère de savoir où je vais. J'accepte sans souci tous les vents qui soufflent sur cet océan d'hommes où je suis, et j'avance au hasard devant moi. Tour-à-tour plein de colère, d'enthousiasme, d'ennui, d'ivresse ou de dégoût, je passe tour-à-tour du bien au mal, du rire aux larmes, du vice à la vertu, de l'enfer au ciel. Quelquefois je m'arrête saisi de vertige et de peur, en me voyant ainsi ballotté par toutes ces vagues, rouler d'erreurs en incertitudes, et d'incertitudes en délires; je me demande où je suis et qui je suis... Et puis, je me remets en route, les yeux fermés, n'osant regarder dans mon ame, mon père... car mon ame est un chaos!

DOLFOS. Dans le chaos, il y avait le ger-

me du monde. Dieu a mis dans ton ame le germe des saintes idées. L'orage passera, mon fils, les nuages se dissiperont. Alors, vienne un rayon de soleil, il fera éclore en toi la justice. Ce que je te dis là, c'est ma croyance, mon espoir et mon désir; je t'aime profondément, vois-tu, Gonzalo!

GONZALO. Merci, mon père.

DOLFOS. Ah! pas pour toi seulement, mais pour l'Espagne aussi. Je compte sur toi pour elle, comme sur elle pour toi. Vous souffrez du même mal; vous vous guérirez avec le même remède. J'y compte. Et tu peux m'en croire; car j'ai longtemps réfléchi à ces choses. Toi, tu renies l'indolence de ton passé, et ne sais dans quel avenir jeter ta brûlante activité. L'Espagne ne veut plus d'invasion, et elle ne sait où chercher sa nationalité; elle est lasse de la tyrannie, et elle n'ose regarder la liberté en face. Vous en êtes tous deux à votre crépuscule du matin; vous doutez de vous-mêmes entre la nuit qui n'est plus et le jour qui n'est pas encore.... Que Dieu vous éclaire!

GONZALO, *se jetant dans ses bras.* O mon père! ô mon père!

SCENE VII.

LES MÊMES, UNE FEMME *voilée, à la fenêtre du palais.*

LA FEMME *voilée.* Seigneur cavalier!

GONZALO. Il me semble qu'on appelle.

LA FEMME. Seigneur Gonzalo!

GONZALO. Par la Vierge! on a prononcé mon nom. (*Il regarde en l'air.*) Une femme! Madame, je suis à vos ordres.

La femme quitte la fenêtre.

DOLFOS. Qu'est ceci?

GONZALO. Une aventure probablement. Vous comprenez, mon père, que j'ai besoin d'être seul.

DOLFOS. Je m'en vais. Ah! Gonzalo! Gonzalo! ce n'était pas pour cela que Dieu t'avait fait naître. Si tu as besoin de moi ce soir, tu me trouveras près d'ici, chez Gil Rana, le sonneur de cloches, qui est malade.

GONZALO. Merci, mon père. Adieu!

Dolfos sort.

SCENE VIII.

GONZALO, LA FEMME *voilée.*

LA FEMME, *sortant du palais.* Êtes-vous là, seigneur?

GONZALO, *s'approchant.* Je suis aux pieds de votre grâce.

LA FEMME. Mon père, obligé de se séparer de moi, m'a laissée dans ce palais. Il ne sait pas quelle vie j'y mène; s'il le savait, comme il m'aime uniquement, je n'y resterais pas une heure. Dans ce palais, je souffre mille maux: sans cesse on me tourmente, on m'espionne, on me tyrannise. J'y suis sans cesse outragée odieusement, ou odieusement aimée. J'ai donc résolu de m'enfuir, parce que je suis trop malheureuse; et je suis venue à vous, parce que je vous connais, et qu'en vous j'ai toute confiance.

GONZALO. Vous avez bien fait, madame. Je vous prends sous la sauve-garde de mon honneur. Voici mon bras.

LA FEMME, *prenant son bras.* Partons.

GONZALO. Où allons-nous?

LA FEMME. Chez mon père.

GONZALO. Son nom?

LA FEMME. Vous dire le nom de mon père, ce serait vous dire le mien.

GONZALO. Et vous ne voulez pas me dire le vôtre?

LA FEMME. Je vous ai déjà dit que je vous connaissais. En marchant, je vous interrogerai; et, si vous le méritez, je me ferai connaître.

GONZALO. Guidez-moi. Je vous conduirai.

LA FEMME. Par ici.

Ils se dirigent vers la rue.

VOIX, *dans la rue.*

Amis, rions du diable
Et du prophète divin.

LA FEMME. Il vient du monde.

GONZALO. Qu'importe?

LA FEMME. On pourrait me reconnaître. Par ici.

Ils se dirigent vers l'allée des sycomores.

VOIX, *dans l'allée.*

Lucifer s'endort à table,
Et Mahomet boit du vin...

LA FEMME. O mon Dieu!

GONZALO. Ne craignez rien, madame, et allons droit.

Ils avancent.

SCENE IX.

Les Mêmes, DON BEJAR *et* DON TORQUATUS, *entrant par l'allée des sycomores;* DON HANNIBAL *et* DON VORDI, *entrant par la rue.*

BEJAR, *chancelant d'ivresse.* Qui va là?

GONZALO. Moi.

TORQUATUS, *ivre aussi.* Qui, toi?

GONZALO, *avançant toujours.* Moi.

BEJAR, *lui barrant le passage.* Halte!

GONZALO. Seigneur!

TORQUATUS, *saisissant le bras de la femme.* Tiens! tiens!.. Une femme!

VORDI. Une femme! Hannibal.

Ils s'approchent tous deux.

HANNIBAL. La belle! on ne passe pas sans payer tribut.

BEJAR. Ce sera moi qui l'embrasserai le premier.

GONZALO, *le repoussant.* Messeigneurs, faites attention à ce que cette femme est sous ma sauve-garde.

TORQUATUS, *riant.* Oh! oh!

GONZALO. Toucher à cette femme, c'est toucher à mon honneur.

BEJAR. Ouf!

VORDI. Fais attention toi-même, drôle, que tu es sur notre terrain.

GONZALO. Vrai Dieu! nous ne sommes ici ni à Cordoue, ni à Grenade, où les chemins et les rues appartiennent au calife. Nous sommes ici à Burgos; la place publique appartient à tout le monde.

VORDI. Voilà un étrange animal!

HANNIBAL. Et un étrange couple!

VORDI. Hé! du palais! Apportez des lumières, que nous voyions ces merveilles du bon Dieu.

GONZALO. Faites place vide, insolens, ou je ferai place sanglante.

HANNIBAL, *tirant son poignard.* Eh bien! prends ton couteau, manant, j'ai mon poignard.

GONZALO, *portant la main à son côté.* Ah! pas d'épée!.. pas d'épée!

LA FEMME, *bas, à Gonzalo.* Ramenez-moi au palais.

Ils y vont.

SCENE X.

Les Mêmes, DON GUSTAMENTE, DON FAVILA, Valets, *sortant du palais avec armes et flambeaux.*

FAVILA. Qu'est-ce donc?

BEJAR. Une capture.

GUSTAMENTE, *à la femme.* Quoi! c'est vous, madame! Vous ici!

LA FEMME, *à Gonzalo.* Protégez-moi, seigneur.

GONZALO. Une épée! une épée! si vous n'êtes pas tous des lâches, vous me donnerez une épée, et je vous remercierai.

HANNIBAL, *mettant la main à la sienne.* Eh bien!..

GUSTAMENTE, *l'arrêtant.* Es-tu fou, Hannibal? — Ton épée à un mendiant, allons donc! — Valets, arrachez madame des mains de ce rustre.

Les valets s'avancent.

GONZALO. Arrêtez! Vous êtes dix armés contre un homme sans armes. Une lutte contre vous serait une folie, et, contre vos valets, une dégradation. Je n'exposerai ni ma dignité à vos insultes, ni madame à vos brutalités. Quittez mon bras, madame, il ne peut plus vous défendre. (*La femme quitte son bras et est emmenée par les valets.*) Mais, comme demain il pourra vous venger, montrez-moi votre visage, madame!

FAVILA, *son poignard à la main.* Ne vous dévoilez pas, madame, ou bien malheur à vous!

La femme monte les degrés du palais, entourée des valets.

GONZALO. Madame, votre nom, pour que je vous venge!

FAVILA. Taisez-vous, madame, ou bien malheur à lui!

La femme s'évanouit entre les bras de ses gardiens, qui l'emportent dans le palais.

GONZALO, *les bras croisés.* Lâches! lâches! lâches!

GUSTAMENTE. Insolent!

Il avance, le poignard levé sur Gonzalo.

GONZALO, *immobile.* Lâches!

GUSTAMENTE, *reculant.* Mais, Dieu me damne! cet homme qui voulait se mesurer avec nous, c'est... En honneur, la rencontre est heureuse. Nous avions à te parler, drôle! Cet homme-là... c'est notre coureur de rues.

TORQUATUS. Vraiment?

GUSTAMENTE. Oui, ce bandit qui singe le seigneur, vous savez? et qui pousse la canaille à la révolte.

BEJAR. Oui, qui paie les musiciens avec de l'argent volé.

TORQUATUS. Qui chante faux sous les fenêtres des dames.

HANNIBAL. Qui porte toujours un manteau, parce qu'il est bossu.

FAVILA. Et qui ne porte jamais de nom parce qu'il est bâtard.

VORDI. Et si bien bâtard, qu'il cherche son père parmi tous les mendians de la ville.

GONZALO, *toujours immobile.* Donnez, donnez toujours, messeigneurs, vous serez payés.

VORDI. Payés! Tiens, ma bourse, picaro! tu te figureras me l'avoir volée.

Il lui jette sa bourse.

GONZALO. Merci!

BEJAR. Voilà un bouquet de courtisane pour ta maîtresse, si tu en as une, ruffian!

Il lui jette un bouquet.

GONZALO. Merci! merci!

GUSTAMENTE, *prenant la toque jaune d'un valet.* Et voilà une couronne pour ton père, si tu en trouves jamais un. C'est un bonnet de juif!

Il lui jette la toque.

GONZALO. Grand merci!

GUSTAMENTE. Es-tu content, maintenant?

GONZALO. Oui... et je ne désire plus qu'une seule chose.

GUSTAMENTE. Laquelle?

GONZALO. Vos noms?

GUSTAMENTE. C'est facile. Je me nomme Lara.

GONZALO. Et toi?

HANNIBAL. Lara.

GONZALO. Et toi?

BEJAR. Lara.

GONZALO. Et vous trois?

VORDI. Lara.

GONZALO. Lara partout! Ah çà! vous êtes donc...

GUSTAMENTE. Drôle, quand tu auras besoin d'une correction ou d'une aumône, tu viendras la demander aux sept infans de Lara. Rentrons, mes frères.

Ils rentrent au palais.

GONZALO. Les sept infans de Lara!

SCENE XI.

GONZALO, BOREL.

BOREL, *apportant une épée.* Monseigneur, voici votre épée.

GONZALO, *la prenant.* Mon épée! Tu arrives trop tard. Donne pourtant! (*Il prend son épée.*) J'irai les chercher chez eux! (*Il court à la porte du palais et la pousse inutilement.*) Fermée! oh! ils ont eu soin de la fermer... Mais je ne pourrai donc rien faire à ces gens-là, moi! Oh! Borel!

BOREL. Monseigneur!

GONZALO. Cours chez Gil Rana, le sonneur, et dis au seigneur Dolfos de venir ici, de venir bien vite.

BOREL. Oui, monseigneur!

GONZALO. Va!.. mais va donc!

SCENE XII.

GONZALO, *seul.*

Ah! Lara! Lara! race de tyrans! race de débauchés! race d'insulteurs! race de lâches! je vous ferai voir si l'on m'arrache impunément une femme du bras, et si l'on touche impunément à mon honneur! Mon honneur, c'est une hache à laquelle on ne peut toucher sans mourir. Et vous y avez touché tous les sept, mes infans! Je ne vous cherchais pas! Dieu m'en est témoin! Vous m'avez cherché; tant pis pour vous! qui me cherche me trouve. Imprudens! imprudens! le lion dormait dans son insouciance, et vous l'avez réveillé à coups de pieds! Malheur à vous! Il vous dévorera!.. Ah! mes sept infans de Lara! je suis un chanteur des rues! ah! je suis un picaro! ah! je suis un mendiant! Eh bien! oui, je vous chanterai une chanson, mais une chanson à laquelle on répondra par l'office des morts! oui je vous volerai quelque chose, non pas votre bourse, mais votre vie! Oui, j'irai vous demander l'aumône, et vous me donnerez vos sept têtes, messeigneurs, s'il vous plaît!

SCENE XIII.

GONZALO, DOLFOS.

DOLFOS. Me voici, Gonzalo; que me veux-tu?

GONZALO. Mon père, la loi permet à tout chevalier, pourvu qu'il soit pur de tout crime, de défendre au péril de son corps les causes populaires. Ne me l'avez-vous pas dit? et cela n'est-il pas?

DOLFOS. Je te l'ai dit, et cela est.

GONZALO. Ne m'avez-vous pas dit aussi que personne n'oserait relever le gant du montagnard Gonzalo... excepté les infans de Lara?

DOLFOS. Je te l'ai dit.

GONZALO. Et vous le croyez?

DOLFOS. J'en suis sûr.

GONZALO. Eh bien! mon père, allez annoncer à monseigneur le justice, qu'un chevalier se présentera demain pour défendre à outrance le droit des vierges castillanes, et combattre à mort les adhérens du tribut.

DOLFOS. O mon fils! que Dieu te récompense!

GONZALO. Détrompez-vous, mon père, ce n'est point le dévouement qui me pousse, c'est la vengeance. Ce que je veux: ce n'est ni la liberté, ni l'honneur des

cent jeunes filles : c'est l'existence des sept infans! Ils m'ont fait boire jusqu'à la dernière goutte la coupe de l'insulte; et moi, je jure Dieu que je ferai boire à la terre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

DOLFOS. Que Dieu te protége alors!

GONZALO. Allez! allez, mon père! Vous donnerez mon gant en gage de ma parole, et que je sois infâme, si je ne fais ce que j'ai dit. (*Dolfos sort par la rue.*) Maintenant, je veille à votre porte, messeigneurs (*il se couche au pied d'un sycomore, en face du palais*), et j'y veillerai jusqu'à l'heure du défi, de peur qu'un de vous ne m'échappe. (*Il commence à faire de l'orage.*) L'orage gronde... tant mieux, il nous tiendra tous éveillés ensemble, et nous verrons demain ce qui rend un homme plus pâle, de la rage ou de la peur.

SCENE XIV.

GONZALO, DONA VALLOMBRA.

VALLOMBRA, *sortant du palais, à reculons, pâle et en désordre.* Grâce! grâce!

GONZALO. Qu'est-ce encore que ceci!

VALLOMBRA, *reculant toujours.* Laissez-moi! laissez-moi!

Elle arrive tout près de Gonzalo.

GONZALO. Vous, vous en cet état, madame!

VALLOMBRA, *se retournant brusquement.* Ah! Garcias! (*Elle tombe à genoux devant Gonzalo.*) Pardonne-moi! pardonne-moi! c'est lui... l'autre... qui m'a poussée à cela. Ce n'est pas ma faute, Garcias! je voulais seulement chasser la Moresque et son bâtard... Vous les aimiez trop, monseigneur! (*Embrassant les genoux de Gonzalo.*) Ayez pitié de moi!

GONZALO. Relevez-vous, madame!

VALLOMBRA, *se relevant.* O mon Dieu! ta voix me glace. C'est toujours ta même voix, cette voix que j'entendais au milieu de l'incendie... Est-tu donc le même qu'au jour de ton assassinat?.... Voyons! il faut que j'aie du courage et que je te regarde... (*Elle regarde en face Gonzalo et finit par le reconnaître.*) Ah! malheureuse! malheureuse! qu'ai-je fait?

GONZALO. Ne craignez rien, madame.

VALLOMBRA. Je suis perdue!

GONZALO. Ne craignez rien, vous dis-je, c'est un ami!

VALLOMBRA. Un ami!

GONZALO. Est-ce donc que vous ne me reconnaissez pas?

VALLOMBRA, *absorbée.* Perdue!

GONZALO. Madame, il y a, tous les matins, dans l'église de Saint-Jacques, un homme qui s'agenouille en face de vous comme devant un autel... c'est moi... un homme qui n'a là de parole, de regard, de pensée, de prières que pour vous... c'est moi; un homme qui ne vous suit jamais, parce que vous le lui avez défendu, et qui vous cherche toujours, parce qu'il vous aime d'un amour implacable... et cet homme-là, c'est encore moi, madame!

VALLOMBRA. De l'amour! vous m'aimez?

GONZALO. Je vous l'ai déjà dit, madame, et vous avez eu l'air de me croire.

VALLOMBRA. Vous m'aimez?

GONZALO. Oui, madame.

VALLOMBRA. C'est que vous ne me connaissez pas, allez!

L'orage continue.

GONZALO. Je ne vous connais pas; mais je vous devine.

VALLOMBRA. Pas tout entière.

GONZALO. Tout entière, madame, je vous le dis... J'ai tout lu dans cette femme mystérieuse qui m'apparaissait chaque jour, comme un matelot lit dans le ciel; j'ai calculé tout ce qu'il pouvait y avoir dans cette ame de désirs refoulés, d'espoirs brisés, de douleurs muettes et profondes, et de remords dévorans peut-être; j'ai sondé de l'œil toutes les plaies vives de ce cœur; j'ai suivi sur ce grand front pâle toutes les traces qu'y a laissées la foudre, et j'ai résolu, si Dieu me prêtait assistance, j'ai résolu de me faire aimer de cette femme, madame; j'ai résolu de confondre cette ame avec la mienne, de mêler le sang qui coule de ce cœur, avec celui qui coule du mien, et de déposer un baiser sur chaque cicatrice de ce front!

VALLOMBRA. O insensé! ô téméraire!

GONZALO. Maintenant, dites-moi si vous m'aimez, madame, afin que je sache si je dois vivre ou mourir.

VALLOMBRA. Eh bien! écoutez-moi, et nous verrons après si vous osez encore me répéter cette question. C'est Dieu sans doute qui m'a poussée ici dans mon délire; c'est lui qui m'a fait parler devant vous, parce qu'il vous aime et qu'il veut vous sauver. Quel est votre âge?

GONZALO. Vingt-quatre ans.

L'orage augmente peu à peu. — Éclairs et tonnerre.

VALLOMBRA. Enfant! il y a vingt-quatre ans que vous êtes né, et il y a vingt-quatre ans que je souffre et que je fais souffrir; car j'ai vécu de bien bonne heure. A quatorze ans j'étais mère. Et, depuis ce temps, je n'ai pas eu un jour de tranquillité, pas une heure de bonheur. J'ai marché de dou-

leurs en vengeances ; et de vengeances en tourmens. J'ai été répudiée par mon époux dès le premier jour, pour une esclave maure. J'ai vu mon fils déshérité pour le bâtard maure. Alors, sans pitié pour des adultères sans pudeur, j'ai fait chasser l'esclave à coups de fouet avec son fils ; j'ai fait périr mon époux dans un incendie... et avec lui, sans le savoir, mon premier-né, hélas! Et depuis ce temps-là je pleure. Oui, voilà quelle est mon existence, jeune homme! Le remords dans le passé, la douleur dans le présent ; et dans l'avenir l'épouvante ! Derrière moi des spectres ! au-dedans de moi la conscience ! devant moi l'éternité ! Et Dieu ne m'accorde pas de relâche. Le jour, je pense à cela ; la nuit, je rêve de cela. Eveillée, j'ai peur du sommeil, et endormie, du réveil. Pas de souvenir ! pas de consolation ! pas d'espoir ! pas de repos ! Des larmes ! des larmes ! rien que des larmes ! C'est là la femme que vous aimez, et dont vous voulez être aimé ! Et maintenant qu'avez-vous à me dire ?

GONZALO. M'aimez-vous, madame ? m'aimez-vous ?

VALLOMBRA. Eh bien ! oui, je t'aime ; eh bien ! oui, je t'aime. La première fois que je t'ai vu, je t'ai aimé... Et puisque tu n'as eu peur de rien, puisque tu es venu à moi à travers tout, puisque tu m'as aimée malgré mon malheur, malgré mes crimes, malgré moi, malgré Dieu, eh bien! oui, je t'aime ! je t'aime.

L'orage continue plus fort.

GONZALO. Gronde, ô tempête ! tombez ! tombez, pluies et tonnerres ! nous sommes heureux !

SCENE XV.

LES MÊMES, DOLFOS, *entrant par la rue.*

DOLFOS. Malheureux ! malheureux ! malheureux !

VALLOMBRA, *s'arrachant des bras de Gonzalo.* O mon Dieu !

GONZALO. Qu'est-ce donc, mon père ?

DOLFOS. Oh ! malheur à vous ! sacriléges ! qui venez étaler à la face d'un ciel irrité votre passion criminelle ! malheur à vous ! insensés, qui ne comprenez pas que c'est pour vous que Dieu fait gronder sa foudre !

GONZALO. Mais vous expliquerez-vous, à la fin ?

DOLFOS. Tu ne sais pas le nom de cette femme ?

GONZALO. Non.

DOLFOS. Et vous, madame, savez-vous le nom de ce jeune homme ?

VALLOMBRA. Non, mon père.

DOLFOS, *à Gonzalo.* Cette femme, c'est l'épouse du tyran Rodriguez, c'est la mère des sept Infans de Lara : c'est dona Vallombra, reine de Castille.

GONZALO, *reculant.* Malédiction !

DOLFOS, *à Vallombra.* Ce jeune homme, c'est l'ennemi de votre époux, c'est l'ennemi de vos enfans, qu'il a juré de combattre à mort tous les sept : ce jeune homme, c'est Gonzalo, roi des Maragatos !

VALLOMBRA, *reculant à son tour.* Juste ciel !

Le tonnerre tombe.

ACTE II.

Une grande salle du palais Ferrandino : une petite porte, à gauche, auprès d'une fenêtre, une porte ordinaire à droite. Une table, à droite. Il est midi. Trois grandes portes du fond sont ouvertes et laissent voir au milieu le plateau du grand escalier qui descend, et de chaque côté une galerie, bordée d'une balustrade, dans laquelle s'agite la foule de la veille. A gauche, des hallebardiers castillans rangés autour de l'étendard de Castille. Une bannière carrée, de soie rouge, portant aux quatre coins deux tours et deux lions brodés noir. A droite des piquiers arabes avec l'étendard du calife, longue bannière de soie verte, au milieu de laquelle brille, sur un écusson d'argent, une clef d'azur.

SCENE PREMIERE.

RODRIGUEZ, VALLOMBRA, LES SEPT INFANS, COMTE AGUILAR, *et autres seigneurs entrant par la galerie de gauche,* GONZALO, DOLFOS, *entrant par la droite.*

UN HUISSIER, *annonçant.* Comte d'Aguilar.

AGUILAR, *saluant le roi, mais sans se découvrir.* Que Dieu sauve le roi et la loi !

Il vient se placer au milieu de la salle ; tous les autres seigneurs saluent et vont se ranger autour du trône.

GONZALO, *pâle et absorbé, à part.* Insulté par les enfans et aimé par la mère !

DOLFOS. Mon fils !...

GONZALO, *de même.* J'ai juré de combattre à cause d'eux, et à cause d'elle je ne puis combattre.

VALLOMBRA, *à part, regardant fixement Gonzalo.* Comme il est pâle !

BEJAR, *à Torquatus et Hannibal, montrant Gonzalo.* Voilà notre homme d'hier !

TORQUATUS, *riant.* Il me semble maigri.

HANNIBAL. Que vient-il chercher ici ?

TORQUATUS. Peut-être l'aumône que Gustamente lui a promise.

GONZALO, *toujours de même.* Mon amour ou mon honneur? lequel des deux?

DOLFOS. Je n'ose l'interroger.

Cependant la foule est entrée. Chacun a pris sa place. L'alguazil-maïor est monté par l'escalier du fond, portant une urne devant lui.

L'ALGUAZIL-MAIOR. Gloire à Dieu! honneur au roi! salut à tous!.... Aujourd'hui, vingt-cinq juillet de l'an 965, doit être acquitté, suivant la teneur des traités, le tribut des cent jeunes filles dû par le royaume de Castille au Califat de Cordoue. Parmi toutes les vierges de Burgos, dont les noms ont été déposés dans cette urne, vingt seront désignées par le sort, et remises à l'instant au noble kaïd Mudarra, envoyé du très-illustre Heschman II, fils d'Al-Hachem, calife de Cordoue, chef des Croyans, monarque des deux nations et des deux lois..... Gloire à Dieu! honneur au roi! salut à tous!

CHOEUR. Hélas!

AGUILAR. Selon qu'il est écrit au livre de nos privilèges, un chevalier, qui jure être pur de tout crime, et qui a engagé entre nos mains son gant de bataille, va se présenter ici pour défendre, au péril de son corps, la liberté des vierges castillanes, envers et contre tous les adhérens du tribut. Au nom de la loi, je proclame ce défi, et si quelqu'un y répond, je proclamerai le combat.

PLUSIEURS SEIGNEURS. Moi! moi! moi!..

VALLOMBRA, *à part.* Que d'ennemis!...

RODRIGUEZ, *se levant.* Silence, tous!... il n'y aura ni défi ni combat.

AGUILAR. Et pourquoi, seigneur?

RODRIGUEZ. Parce que je ne le veux pas.

AGUILAR. Seigneur, rappelez-vous le serment que les barons de Castille vous ont prêté le jour de votre couronnement: « Nous qui sommes autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous reconnaissons notre roi à condition que vous observerez nos privilèges. Sinon, non.. »

RODRIGUEZ. Vos privilèges me gênent, et je les mettrai au feu.

AGUILAR. Seigneur, si vous les détruisez...

RODRIGUEZ. Eh bien! que ferez-vous?

AGUILAR, *se découvrant.* Nous nous révolterons, seigneur.

RODRIGUEZ, *furieux.* Don Juan d'Aguilar!... (*Avec calme.*) Vous avez raison, et je vous honore de faire votre devoir. (*A part.*) Va! j'ai ta fille en otage.

AGUILAR. Chevalier qui avez engagé votre serment et votre gant, paraissez! le peuple vous appelle, le combat vous attend, Dieu vous regarde... paraissez, chevalier!

VALLOMBRA, *à part.* Que va-t-il faire?

DOLFOS, *bas.* Gonzalo!

Gonzalo reste immobile.

AGUILAR. Chevalier, où êtes-vous? Chevalier! celui qui manque à un tel serment est un parjure, un infâme et un lâche. Sur votre honneur, chevalier, paraissez!

DOLFOS, *bas.* Gonzalo!

GONZALO, *à part.* O Vallombra! Vallombra!

AGUILAR. Chevalier qui as manqué à ta parole, et qui manques à toute loyauté, je te maudis toi et ton droit, toi et ton nom, toi et ton gant de bataille. Chevalier, sois maudit!

LA FOULE. Maudit!

VALLOMBRA, *à part.* Et moi, je te bénis, ô mon bien-aimé!

DOLFOS, *bas.* Que Dieu ait pitié de toi!

GONZALO, *se cachant la figure dans ses mains.* Que Dieu me tue!

VOIX, *du fond de l'escalier.* J'attends...

L'ALGUAZIL-MAIOR, *découvrant l'urne.* Maintenant, que Dieu choisisse! Don Juan d'Aguilar, justice de Castille, tirez et nommez.

AGUILAR, *reculant.* Moi!

L'ALGUAZIL-MAIOR. C'est un devoir de votre charge.

AGUILAR, *allant à la table.* Allons! fais ton devoir, justice de Castille.

CHOEUR. Hélas!

AGUILAR, *tirant un billet.* Juana Alvarez.

VOIX, *dans la foule.* Ma fille!.. O ma mère!

L'ALGUAZIL-MAIOR. Venez, Juana Alvarez.

Il la prend dans la foule de droite, et la conduit à la première marche de l'escalier, puis revient.

DOLFOS, *à Gonzalo.* Il en est encore temps, mon fils... avance-toi.

GONZALO. Non.

VOIX, *du fond.* J'attends...

AGUILAR, *tirant un autre billet.* Florinda de Las-Montanas.

VOIX, *de la foule.* Mon frère!.. Pauvre sœur!

L'ALGUAZIL-MAIOR. Venez, Florinda de Las-Montanas.

Il la conduit comme l'autre.

DOLFOS. Gonzalo!

GONZALO. Non.

VOIX, *du fond.* J'attends....

AGUILAR, *tirant un troisième billet.* Dona Edul... d'Aguilar... ma fille!

VALLOMBRA *et* LES INFANS. Edul!..

L'ALGUAZIL-MAIOR. Qu'on fasse venir dona Edul d'Aguilar.

DOLFOS. Gonzalo!..

GONZALO. Non, vous dis-je, non! non!

Entre dona Edul, vêtue de blanc, conduite par une duègne, par la galerie de gauche.

SCENE II.

Les Mêmes, EDUL.

EDUL, *se jetant dans les bras de son père.* Mon père!..

GONZALO. Quelle est cette voix?..

AGUILAR, *embrassant Edul.* Mon enfant! mon enfant! était-ce ainsi que je devais te revoir?.. Toi me quitter, ma fille, mon unique, ma bien-aimée, et me quitter pour... Oh! demain je serai mort, j'espère.

EDUL. Pauvre père! pauvre père!

GONZALO, *bas à Dolfos, en s'appuyant sur lui et en reculant.* Ah! ah! elle! c'est elle!

DOLFOS, *bas aussi.* Qui?

GONZALO. Cette jeune fille.. Edul... mon premier amour..... c'est elle! c'est elle! Oh! mon père! le cœur me manque.

LA VOIX, *du fond.* J'attends! j'attends!

AGUILAR. Allons! partez, ma fille... la loi le veut.

Il s'arrache de ses bras et la remet à l'aguazil-maior.

GONZALO, *s'élançant.* Arrêtez! arrêtez!

EDUL, *se retournant, à part.* C'est lui!..

VALLOMBRA, *de même.* O mon Dieu!

GONZALO. Honte au chevalier parjure! place au chevalier fidèle! place à moi! toute place! Reprends tes malédictions, ô peuple! moi, je reprends mon droit, et mon nom, et mon gant de bataille... Ah! laissez-moi respirer en pleine loyauté; j'étouffais sous la trahison. Le peuple m'appelle, dites-vous, le combat m'attend. Dieu me regarde. . Eh bien! me voilà! me voilà! me voilà!..

AGUILAR. A la bonne heure donc! ton retour absout ta faute. Je te relève de nos malédictions; use de ton droit.

GONZALO. Écoutez-moi tous: à la face du ciel et de la terre, je déclare infâme et insupportable le tribut que réclame le Maure; je soutiens que cet infâme et insupportable tribut doit être aboli aujourd'hui même; je prétends que désormais pas une vierge castillane ne mettra le pied dans un sérail; et si quelqu'un déclare, soutient et prétend le contraire, je lui prouverai, à tel jour, à telle heure, à telle arme, à telle condition qu'on voudra, qu'il a menti par sa gorge, et qu'il doit être pendu comme un chien.

AGUILAR. Maintenant, dis ton nom.

GONZALO. Les Maragatos me nomment Gonzalo.

LA FOULE. Gonzalo!

GONZALO. Oui, Gonzalo, qui porte vos destinées dans les plis de mon manteau montagnard, et qui n'a qu'à le secouer des épaules pour en faire tomber à son gré ou le défi ou la guerre... la guerre dans la plaine ou le défi en champ clos! Roi de Castille, choisissez!

AGUILAR, *lui tendant son gant.* Maintenant...

GONZALO, *le prenant et le jetant à terre.* Mon gant de bataille! qui le relève?

LA FOULE. Bravo! bravo! bravo!

VALLOMBRA, *à part.* Hélas!

RODRIGUEZ, *se levant.* Allons! des chevaliers pour moi!.... Qui se bat pour le roi?

LES INFANS. Moi! moi! moi! moi!

GONZALO. Les infans de Lara!

RODRIGUEZ, *à part.* Rien que mes fils!

VALLOMBRA, *de même.* Mon Dieu! donne-moi de la force, car c'est mon tour.

DOLFOS. Que le ciel soit béni!

AGUILAR. Seigneur Gonzalo, les acceptez-vous pour adversaires?

GONZALO. De grand cœur, et tous ensemble!

AGUILAR, *à Gonzalo.* Êtes-vous chevalier?

GONZALO. Je suis roi.

AGUILAR, *aux Infans.* Êtes-vous chevaliers?

GUSTAMENTE. Nous sommes fils de roi.

AGUILAR. Un Évangile! (*Dolfos présente l'Évangile ouvert.*) Bien. (*A Gonzalo.*) Jurez-vous être pur de tout crime?..

GONZALO. Je le jure.

AGUILAR, *aux Infans.* Et vous?..

Les infans s'avancent.

VALLOMBRA, *prenant l'Évangile.* Attendez. (*Elle dépose le livre sur la table.*) Monseigneur le roi, faites sortir tout le monde. J'ai quelque chose à dire à vous et à mes enfans...

Rodriguez fait un signe, tout le monde sort.

GONZALO, *à part.* Que va-t-elle faire?..

Les portes se ferment.

SCENE III.

RODRIGUEZ, VALLOMBRA, LES SEPT INFANS.

RODRIGUEZ. Ah çà! que signifie ceci? madame! et que prétendez-vous?

VALLOMBRA. Je prétends, à mon tour, qu'il faut empêcher ce combat.

RODRIGUEZ. Mais vous n'avez donc pas entendu ce qui s'est dit tout-à-l'heure; vous ne savez donc pas ce qui peut arriver?... Si je refuse le combat, la Castille se révolte aujourd'hui même, et nous sommes perdus; si je refuse le tribut, demain le calife nous déclare la guerre, et nous sommes perdus encore. Prenez garde! il y va de la couronne, madame.

VALLOMBRA. Je m'inquiète bien d'une couronne, moi, quand il s'agit de mes enfans!

RODRIGUEZ. Mais qu'y a-t-il enfin, madame, que vous craigniez si fort?

VALLOMBRA. Ce qu'il y a?... vous le demander, vous qui êtes leur père! Il y a que ce Gonzalo est le plus vaillant de toute l'Espagne et le plus implacable; qu'il a voué une haine mortelle à mes enfans, qui l'ont horriblement insulté, et qu'il me les tuera tous sans miséricorde si on le laisse faire! voilà ce qu'il y a, monseigneur.

RODRIGUEZ. Et qui vous a si bien instruite, madame, je vous prie!

VALLOMBRA, *sans répondre*. Vous, vous, mes enfans! vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas? Ce combat est une chose horrible qui me tuerait, voyez-vous! empêchez-le, mes enfans, mes bons enfans, je vous en supplie.

Elle se met à genoux.

GUSTAMENTE. Je voudrais vous plaire, madame; mais le moyen?

VALLOMBRA. Le moyen, n'est-ce que cela? dites que vous retirez votre défi.

RODRIGUEZ. Faites-le, messeigneurs, et demain vous n'aurez plus de couronne à attendre.

GUSTAMENTE, *froidement*. Relevez-vous, madame.

VALLOMBRA, *se relevant*. Ah! c'est ainsi que l'on accueille mes prières, messeigneurs. Voyons un peu comment l'on recevra mes ordres. Je vous défends d'aller à ce combat.

GUSTAMENTE. Nous n'avons d'ordre à recevoir que de notre père et notre seigneur le roi, madame, et ce qu'il voudra que nous fassions, nous le ferons.

HANNIBAL. Pas tant de paroles, mes frères, et allons combattre.

VALLOMBRA, *saisissant l'Evangile*. Oui, allez! mais, auparavant, jurez sur ce livre que vous êtes purs de tout crime! Qui l'osera? personne. Car il n'est pas un seul de vous qui n'ait fait dans sa vie quelque chose d'horrible ou d'infâme, pas un que je ne puisse, en face du peuple, déshonorer d'un mot.

GUSTAMENTE. Vous vous tairez, ma mère!

VALLOMBRA. A une condition : c'est que vous allez retirer votre défi à l'instant même, sinon je parlerai.

GUSTAMENTE. Mais ce serait vous perdre avec nous.

VALLOMBRA. Tant mieux; car j'ai autant envie de mourir que vous de vivre. Adieu. Vous avez un quart d'heure à réfléchir.

RODRIGUEZ. Madame!..

VORDI. Ma mère!

VALLOMBRA. Silence! Je ne suis plus ici la femme ni la mère de personne : je suis votre juge, messeigneurs; et votre juge vous donne un quart d'heure!

Elle sort.

SCENE IV.

RODRIGUEZ, LES SEPT INFANS, AGUILAR.

AGUILAR. Monseigneur, le kaïd, le justice et la foule demandent une réponse.

RODRIGUEZ. Qu'on rouvre les portes.

Il reste absorbé.

SCENE V.

LES MÊMES, DOLFOS, GONZALO, LA FOULE, *puis* MUDARRA.

RODRIGUEZ. Vos seigneurs les infans retirent le défi et renoncent au combat.

LA FOULE. Ah! ah!

DOLFOS. Dieu soit loué!

AGUILAR. Puisqu'il en est ainsi, je proclame...

RODRIGUEZ. Attendez. Mille dinars d'or à qui combattra ce jeune homme.

AGUILAR. Qui se présente?

Silence.

RODRIGUEZ. A celui qui vaincra ce jeune homme, ce qu'il voudra!

AGUILAR. Qui se présente?

LA VOIX, *du fond*. Moi!

La foule s'écarte, et l'on voit lentement monter Mudarra, en costume arabe, portant au côté un sabre turc.

RODRIGUEZ, *allant à lui*. Que voulez-vous?

MUDARRA, *bas*. La vie d'un homme ou d'une famille.

RODRIGUEZ, *de même*. Vous l'aurez.

MUDARRA, *de même*. Quel que soit l'homme? quelle que soit la famille?

RODRIGUEZ, *de même*. Quel que soit l'homme, quelle que soit la famille.

MUDARRA, *de même*. C'est bien. (*Haut.*) Quel est le défendeur?

GONZALO. Moi! Votre nom?

MUDARRA. Mudarra-le-Bâtard.

GONZALO. Votre main!

MUDARRA. La vôtre! (*Ils se prennent la main.*)

GONZALO. A demain, et à mort!

ACTE III.

L'intérieur d'une tour. A droite, une porte latérale ordinaire. A gauche, une porte semblable. Au fond, un grand portrait qui masque une porte secrète. A gauche, sur le second plan entre le portrait du fond et la porte latérale de gauche, une fenêtre ouverte. A droite, une table.

SCENE PREMIERE.

DON RODRIGUEZ, MUDARRA, JOSÉ.

MUDARRA. Je suis confus de tant de bonté, seigneur.

RODRIGUEZ. C'est le moins que je puisse faire, ma cause étant défendue par vous; et je voudrais vous être agréable de quelque autre manière. S'il est en mon pouvoir une chose que vous désirez, demandez-la-moi, vous l'aurez.

MUDARRA. Seigneur, vous avez les deux mains pleines de générosité. Je vous remercie de les ouvrir pour moi, mais je me trouve suffisamment récompensé par ce que vous m'avez promis.

RODRIGUEZ. J'apprécie la noblesse de vos refus; mais un guerrier laisse toujours derrière lui des êtres dont le bonheur lui est plus cher que sa propre existence. Pour ceux-là, il peut tout accepter, et glorieusement. Vous avez des parens, sans doute?

MUDARRA. Ceux du Magreb, où j'ai été élevé, m'ont appelé le Bâtard.

RODRIGUEZ. Des amis, alors?..

MUDARRA. Nulle plante ne s'attache au roc battu des vents; nulle amitié ne s'attache à l'homme sur qui souffle le malheur. Je n'ai point d'amis.

RODRIGUEZ. Mais au moins une épouse, ou une maîtresse que vous aimez?

MUDARRA. Jamais Mudarra n'a senti battre sur son cœur le cœur d'une femme adorée, et jamais ame ne s'est confondue avec son ame.

RODRIGUEZ. Quoi! ni famille, ni amitié, ni amour! Et vous ne désirez rien?

MUDARRA. Si fait: l'ordre que vous m'avez promis, l'ordre qui doit me donner la vie d'un homme ou d'une famille.

JOSE, *entrant*. Monseigneur le kaïd, un étranger est en bas qui demande à vous entretenir un instant.

MUDARRA. Votre royale seigneurie permet-elle qu'il entre?

RODRIGUEZ. Je vous l'ai déjà dit, seigneur: cet appartement, que vous a cédé la reine, est et sera le vôtre, tant qu'il vous plaira de rester à Burgos.

MUDARRA. Faites monter l'étranger.

JOSÉ. Il demande un entretien sans témoin.

MUDARRA. Monseigneur m'excusera...

RODRIGUEZ. Sans doute, mais prenez garde aux trahisons.

MUDARRA. Dieu est grand!

RODRIGUEZ. José, vous demanderez, suivant la coutume du palais, l'épée du visiteur nocturne.

MUDARRA. Non, laissez-lui son épée: j'ai la mienne. (*José sort.*) Monseigneur aura-t-il pendant ce temps la bonté d'écrire l'ordre?

RODRIGUEZ. Quand vous aurez fini, je serai prêt; au revoir. (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils vont donc se dire?...

Il sort à droite.

SCENE II.

MUDARRA; GONZALO, *entrant à gauche.*

GONZALO. Dieu vous garde, seigneur Mudarra!

MUDARRA. Seigneur Gonzalo, qu'Allah vous soit propice!

GONZALO. Je vous ai vu dans la mêlée: j'ai mesuré votre loyauté à votre bravoure, et je me suis dès long-temps dit qu'un chevalier qui portait une si vaillante épée devait aussi porter un noble cœur.

MUDARRA. Je vous remercie d'avoir pensé de moi ce que j'avais pensé de vous.

GONZALO. Aujourd'hui il m'est venu à l'idée que deux bons hommes d'armes comme nous sommes, après avoir été si long-temps ennemis, pouvaient bien, avant de le redevenir encore, profiter d'un mo-

ment de trève pour causer fraternellement ensemble.

MUDARRA. Asseyez-vous à cette table : c'est la mienne.

GONZALO. Puis-je parler à cœur ouvert?...

MUDARRA. Vous êtes mon hôte.

Ils s'asseoient tous les deux.

GONZALO. Demain, à midi, nous nous battons à outrance, et l'un des deux restera sur le carreau.

MUDARRA. Oui.

GONZALO. La loi du combat à outrance est que les armes, les vêtemens et le corps du vaincu appartiennent au vainqueur.

MUDARRA. Oui...

GONZALO. Aucun de nous deux, je crois, tant se fie-t-il sur son courage et sa force, ne peut dire d'avance quel sera son sort.

MUDARRA. Tout homme est vulnérable et mortel, et nul ne peut se prédire à lui-même son lendemain.

GONZALO. J'ai à vous parler là-dessus... Voici d'abord ce que je désire de vous, si je meurs.

MUDARRA. Dites : je verrai si je puis accéder à votre demande, et je vous répondrai oui ou non...

GONZALO. Je vous prie de garder mes armes pour vous, et de porter mon épée, si jamais la vôtre se brise; d'envoyer mon corps dans mes vêtemens à mes frères des montagnes, les Maragatos, mes seuls amis, ma seule famille.

MUDARRA. Vous êtes orphelin ?

GONZALO. Oui.

MUDARRA. Moi aussi.

GONZALO. Tant mieux ! celui qui mourra laissera moins de regrets après lui.

MUDARRA. Continuez.

GONZALO. Il y a une jeune fille que j'aime et qui m'aime, appelée dona Edul d'Aguilar : elle est tombée ce matin au sort et doit aller en esclavage à Cordoue; si vous triomphez, faites en sorte qu'elle reste auprès de son vieux et digne père, le Justice de Castille. Voilà ce que j'avais à vous demander; si vous me l'accordez, je vous serai reconnaissant : vaincu, je vous pardonnerai ma mort; vainqueur, je prierai pour vous; si vous me le refusez, que Dieu vous juge !

MUDARRA. Si vous succombez, je ferai tout ce que vous m'avez demandé.

GONZALO. Merci. Et si c'est vous, que faudra-t-il que je fasse?...

MUDARRA. Peu de chose : vous ferez brûler mon corps à la manière arabe, enterrer mes cendres et placer dessus une pierre noire où se lira, en lettres blanches : Ci-gît Mudarra-le-Bâtard, qui vengea sa mère ! Car demain je l'aurai vengée.

GONZALO. Et votre épée ?

MUDARRA. Mon épée?... vous l'enverrez à l'Agib de Cordoue, Al-Mansour, en lui faisant dire qu'il se serve en brave de l'épée d'un brave... C'est tout.

GONZALO, *se levant.* Cela sera fait : vous avez ma parole.

MUDARRA, *se levant aussi.* Et vous, la mienne.

GONZALO. Maintenant, j'ai un service à vous demander.

MUDARRA. Parlez.

GONZALO. J'ai un rendez-vous ici pour neuf heures du soir : il est huit heures et demie.

MUDARRA. Un rendez-vous ici !

GONZALO, *lui montrant un billet.* Voyez. « A la tourelle nord du palais... » C'est bien celle-ci ?

MUDARRA. Oui.

GONZALO, *continuant le billet.* » Neuf heures... vous trouverez une échelle de corde : montez. »

MUDARRA. Je sais mon devoir. Dans quelques minutes cette chambre sera libre: je n'y reviendrai que dans deux heures.

GONZALO. Merci.

MUDARRA. Seulement, j'y mets une condition.

GONZALO. Laquelle?...

MUDARRA. La coutume du palais est de ne laisser entrer ici personne avec des armes pendant la nuit. Moi présent, vous pouviez garder votre rapière sous ma responsabilité; mais, en mon absence, vous concevez... je suis l'hôte de don Rodrigues.

GONZALO. Je laisserai en bas ma rapière.

MUDARRA. C'est bien.

GONZALO. Merci encore, seigneur; je ne vous demande pas le secret.

MUDARRA. Vous avez raison.

GONZALO, *s'arrêtant.* Seigneur, nos mains se sont rencontrées ce matin en signe de défi; elles se rencontreront demain en signe de mort. Ne pourraient-elles pas, ce soir, se serrer l'une l'autre en signe d'estime et d'amitié?

MUDARRA. Que le prophète m'abandonne si je ne mets joyeusement ma droite dans cette noble et glorieuse main que vous m'offrez.

Ils se serrent la main.

GONZALO. Maintenant, adieu!

MUDARRA. Adieu! soyez heureux.

Gonzalo sort à gauche.

SCENE III.

MUDARRA, RODRIGUEZ.

MUDARRA, *allant à la porte de don Rodriguez, celle de droite.* Monseigneur.

RODRIGUEZ. Me voici.

MUDARRA. Avez-vous l'ordre?

RODRIGUEZ. Oui. N'êtes-vous pas un peu inquiet pour demain?

MUDARRA. Inquiet?

RODRIGUEZ. Ce Gonzalo est très-vaillant, dit-on.

MUDARRA. Je le connais. Nous nous sommes rencontrés sur le champ de bataille. Mais, si terrible qu'il soit, je ne sache pas d'homme, qui, devant jouer à armes égales sa vie contre la mienne, ne doive aussi prendre pour lui la moitié de la peur. Et puis, sachez-le, l'heure n'est pas venue de couper pour moi les roseaux et d'allumer la naphte : jusqu'à ce que j'aie fait ce que j'ai à faire ici-bas, je ne mourrai pas. Dieu est Dieu, et Mohammed est son prophète.

RODRIGUEZ. C'est bien parler. Mais n'importe, les chances d'un combat et d'un pareil combat sont toujours incertaines; et moi je tiens pour fou celui qui s'en remet de quelque chose au hasard quand il peut s'en remettre de tout à lui-même.

MUDARRA. Vous avez raison. Les prophètes ont dit qu'il ne fallait point tenter Dieu.

RODRIGUEZ. Vous me comprenez?

MUDARRA. Oui, et je vous remercie. Votre seigneurie est-elle prête à me donner cet ordre qu'il me faut?

RODRIGUEZ. Sans doute.

MUDARRA. Bien. Au moins, cela fait, je pourrai me battre sans arrière-pensée, et, si je succombe, mourir tranquille.

RODRIGUEZ. Gonzalo sera donc encore vivant demain?

MUDARRA. Je l'espère.

RODRIGUEZ. Vous ne m'avez pas compris.

MUDARRA. Que vouliez-vous dire?

RODRIGUEZ. Que le poignard tuait aussi bien la nuit que l'épée le jour, et tuait plus sûrement.

MUDARRA. Un assassinat!

RODRIGUEZ. Non! pas le tuer! oh! non! ma parole a trompé ma pensée. Mais il y a mille moyens... on le pourrait adroitement attirer quelque part sans témoins et sans armes. Je donnerais un an de ma vie pour tenir, une heure, Gonzalo désarmé dans une bonne prison, sans que personne m'en pût accuser. Car il est maintenant sous la sauve-garde de la loi.

MUDARRA. Je ne sais pas plus trahir, seigneur, qu'assassiner! Cherchez-en un autre.

RODRIGUEZ. Excusez-moi. Je vous disais cela par intérêt... Cela vous déplaît, n'en parlons plus.

MUDARRA, *absorbé.* Il n'y a qu'un seul être au monde qui n'ait à attendre de moi ni franchise ni loyauté. Mais, pour moi, celui-là ce n'est pas un homme, c'est une victime; celui-là!... j'ai fait vœu de porter toujours nue au flanc mon épée à pommeau d'agathe, jusqu'à ce que je l'aie exterminé avec toute sa famille et toute sa descendance, s'il en a... et je le poursuivrai sans repos, sans relâche, sans pitié. Avant sa mort, je le souffletterai sur les deux joues, et, après, je foulerai aux pieds son cadavre. Et son ame! oh! son ame! S'il a une maîtresse, je la flétrirai, ou je la lui ferai maudire; s'il a des enfans, je lui tacherai les mains de leur sang; et, s'il a une mère celui-là, je la traînerai devant lui par les cheveux et je lui mettrai ma semelle sur la tête, à sa mère... Pour lui, je le frapperai en quelque lieu, à quelque heure que je le trouve, la nuit ou le jour, à l'ombre ou au soleil, agenouillé dans le temple ou assis à mon foyer. Je le frapperai sans miséricorde, quand ce serait mon bienfaiteur, quand ce serait mon frère, quand ce serait mon hôte. Et, lorsque j'aurai fait cela, je passerai à côté de son tombeau sans craindre le cri prophétique du hibou; et, au jour de la grande nouvelle, je me présenterai tranquillement devant le trône d'Allah, les mains croisées sur la poitrine, comme les sept lecteurs du Koran.

RODRIGUEZ. Il faut une offense bien grande, seigneur, pour appeler un si grand ressentiment.

MUDARRA. Quand celui que je cherche a fait ce que je dois punir, Yblis, le démon des mauvaises pensées, était debout derrière lui, le poussant à l'œuvre! Avez-vous l'ordre? il me tarde de m'en servir.

RODRIGUEZ. Tenez. (*Il lit.*) « Nous, » don Rodriguez, roi de Castille, comte » de Bilaren, seigneur de Lara et autres » lieux, accordons à notre aimé et féal » cousin le kaid Mudarra droit de vie et » de mort sur.... le nom?

MUDARRA. Le nom! seigneur, votre bonté est grande. Ecoutez votre serviteur, et vous écrirez ensuite vous-même ce nom

que je ne sais pas. Ouvrez l'oreille avec confiance à mes discours, je ne vous tromperai point. Au moment où je suis né, la mer était calme et la lune pleine; ma parole est véridique.

RODRIGUEZ. Je vous écoute.

MUDARRA. Un jour, une tribu de Bérébères vit arriver devant ses tentes, après plusieurs années d'absence, une femme qu'elle avait autrefois vue naître et grandir dans son sein. Cette femme avait le visage pâle, les yeux hagards, les cheveux en désordre, les bras décharnés, les pieds ensanglantés, les vêtemens en lambeaux. Elle tenait dans ses bras un enfant nouveau-né, et, dans une de ses mains, une épée nue à pommeau d'agathe. Quand on fut rassemblé à l'entour, sans verser une larme, sans pousser un soupir, elle s'assit sous un jeune palmier qui était là, posa l'enfant à terre et l'épée à côté de l'enfant; puis, d'une voix calme et profonde, elle dit devant ceux de la tribu les choses que je vais vous redire. A la suite d'un combat entre les musulmans et les chrétiens d'Espagne elle était devenue l'esclave d'un homme puissant parmi ceux-ci, et qui demeurait dans une de leurs capitales. Cet homme en avait fait sa maîtresse, puis sa femme, et en avait eu deux fils, l'un bâtard, l'autre légitime. Elle vécut quelque temps heureuse; mais une nuit, des palefreniers vinrent la réveiller en sursaut, la frappèrent à coups de fouet, comme une bête de somme, et ensuite lui annoncèrent que son mari était mort, et qu'il fallait quitter la ville dans un quart d'heure. Elle prit l'épée de son mari qui pendait à la muraille, serra contre son sein son premier né, qui était le bâtard, et partit; elle ne s'arrêta qu'au Mâgreb, à l'endroit que je vous ai dit, et elle raconta son histoire. Il ne lui restait à dire que le nom de son mari et le nom de sa ville.... Tout-à-coup la force lui manqua, elle appuya sa tête contre l'arbre, jeta un regard douloureux sur son enfant et mourut. Pauvre mère!

RODRIGUEZ. Et votre mère s'appelait?

MUDARRA. Lanfazza.

RODRIGUEZ. Et votre père?

MUDARRA. Ma mère est morte, je vous l'ai dit, avant d'avoir pu prononcer le nom ni de mon père, ni de son meurtrier, ni de sa ville.

RODRIGUEZ, *respirant*. Ah! je respire.

MUDARRA. Mais elle avait dit que mon père était un habitant puissant d'une capitale chrétienne de l'Espagne, et cela m'a suffi. Je me suis mis en chasse, et j'ai suivi ma proie à la piste à travers toutes les capitales; villes royales et villes princières, j'ai tout parcouru, tout ce qui a un roi, un comte ou un évêque. De toutes ces villes, j'ai fouillé tous les palais, j'ai appris toutes les histoires, j'ai remué toutes les cendres; j'ai interrogé toutes les tombes, et je n'ai rien trouvé, ce n'était pas là! J'ai gardé Burgos, votre ville, pour la dernière, parce que j'avais un pressentiment sur elle, parce que j'y entendais une voix m'appeler, parce que j'y flairais le sang. Je voulais être sûr avant d'y mettre le pied. Maintenant, je suis sûr que l'endroit maudit est celui-ci et pas un autre, que le crime a été commis à Burgos et pas ailleurs, et je suis à Burgos! Vous, don Rodriguez, qui êtes le maître de Burgos et qui savez sûrement son histoire, dites-moi le nom que je veux, dites-le, que je l'entende! dites-le vite, car j'ai hâte.

RODRIGUEZ. En vérité, ce nom, vous ne le savez pas?

MUDARRA. Mais vous le voyez bien, mon Dieu!

RODRIGUEZ. Ah! vous ne savez pas le nom de cet homme! Eh bien! je le sais, moi.

MUDARRA. Dites donc! dites donc!..

RODRIGUEZ. C'est Gonzalo. (*Mouvement de Mudarra.*) Pas celui-ci, l'autre, son père; c'est son père, don Gonzalo Bustos, qui a fait assassiner, il y a vingt ans, votre père don Nunez Riveyra, pour lui voler son bien; c'est sa mère, dona Ximena Bustos, qui a fait frapper ignominieusement votre mère Lanfazza, par jalousie!

MUDARRA. Gonzalo! malheur! c'est ma victime! malheur! c'est mon hôte! Mais, j'y pense; Gonzalo m'a dit qu'il était orphelin... ce ne peut donc pas être lui, Dieu merci!

RODRIGUEZ. Attendez... je sais les faits. Après son horrible action, ce don Bustos fut obligé de s'enfuir, et d'envoyer son fils aux montagnes, en cachant son nom, parce qu'il était infâme. Voilà l'histoire.

MUDARRA. Me le jurez-vous?

RODRIGUEZ. Je vous le jure.

MUDARRA. O ma mère! ma mère!

RODRIGUEZ. Vous faiblissez, seigneur.

MUDARRA. Non! non! n'ayez pas peur; ce Gonzalo Bustos, où est-il?

RODRIGUEZ. Mort.

MUDARRA. Hélas! et la Ximena!

RODRIGUEZ. Morte.

MUDARRA. Elle aussi!.. et leurs enfans?

RODRIGUEZ. Gonzalo est le seul.

MUDARRA. Rien que lui!

RODRIGUEZ. Mais celui-là paiera pour tous les autres, n'est-ce pas?

MUDARRA. Soyez tranquille. Et lui qui vient me livrer tous ses secrets!

RODRIGUEZ. Souvenez-vous, seigneur, du fou et des palefreniers...

MUDARRA. Oh! sang et feu!.. qu'on me mène à l'appartement de dona Edul d'Aguilar... Qu'on laisse cette chambre libre, qu'on suspende une échelle de cordes à cette fenêtre, et qu'on mette du monde sous les armes!

RODRIGUEZ. Que voulez-vous faire?

MUDARRA. Seigneur, vous m'avez dit tout-à-l'heure que, s'il était en votre pouvoir une chose que je désirasse, je n'aurais qu'à vous la demander pour l'obtenir.

RODRIGUEZ. C'est vrai, et je suis prêt.

MUDARRA. Eh bien! la seule chose que je vous demande, c'est de faire exécuter ces ordres. Le ferez-vous?

RODRIGUEZ. Je vous le promets.

MUDARRA. Merci. José, José... (*José paraît à la porte de gauche.*) Menez-moi chez dona Edul d'Aguilar, et allons vite. (*José sort le premier.*) Dieu m'est témoin que ce n'aura pas été ma faute.

Ils sortent par la porte de gauche.

RODRIGUEZ, *seul*. Que va-t-il faire? quelque chose de sinistre assurément. Mais n'importe; j'ai habilement conjuré l'orage qui grondait sur ma tête; et, si terrible que ce soit, ce qu'il va faire ne pourra que raffermir ma couronne sur ma tête.

José rentre par la porte de gauche.

JOSÉ, *rentrant avec une échelle de cordes*. Monseigneur, où convient-il de mettre cette échelle?

RODRIGUEZ, *montrant la fenêtre*. Là...

JOSÉ. Bien, monseigneur.

RODRIGUEZ. Aie soin de la bien attacher moins.

JOSÉ. Oui, monseigneur.

Il l'attache.

RODRIGUEZ. Maintenant, suis-moi.

Ils sortent par la porte de droite.

SCENE IV.

MUDARRA, EDUL, *entrant à gauche*.

MUDARRA. Oui, dans un instant, Gonzalo va venir seul et sans armes, dans cette chambre, et je vais l'y emprisonner... et dans une heure, il mourra.

EDUL. Oh! seigneur....

MUDARRA. Gonzalo mourra dans une heure. C'est là une chose fatale et inévitable à laquelle il faut se résigner. Les prières et les menaces me trouveront inflexible. Je refuserais sa grâce au prophète, quand il me la demanderait à genoux, et à Dieu, quand il me menacerait de son tonnerre.

EDUL. Mais au moins...

MUDARRA. Je ne puis vous accorder qu'une seule chose, c'est de le voir un instant avant qu'il meure.

EDUL. C'est une lugubre faveur; mais, comme il faut que je le voie, j'accepte.

MUDARRA. Mais j'y mets une condition; c'est que vous n'entrerez dans sa prison que mariée.

EDUL. Mariée!..

MUDARRA. Oui. Vous épouserez don Gustamente de Lara avant une heure. Don Gustamente vous aime.

EDUL. Seigneur!

MUDARRA. Telle est ma volonté, et ma volonté est immuable. Acceptez-vous?

EDUL, *d'un ton résigné*. Oui, tout.

MUDARRA. C'est bien. (*Edul sort par la porte de droite.*) Ah! Gonzalo, je pourrai donc te montrer avant ta mort ta maîtresse mariée!...

SCENE V.

MUDARRA, GONZALO, *entrant par la fenêtre qui est entre la grande porte du fond et la seconde porte de gauche.*

GONZALO. Dona Vall... Mudarra

MUDARRA. Moi-même. (*Allant détacher l'échelle.*) Vous êtes mon prisonnier. Cette chambre, qui est la mienne, vous servira de prison. Chacune de ces portes est fermée en dehors, et gardée par quatre de mes hommes. Vous ne pouvez échapper.

GONZALO. Je vous plains, seigneur.

MUDARRA. Vous avez une heure devant vous; dans une heure je reviendrai. D'ici là, désirez-vous quelque chose?

GONZALO. Un prêtre.

MUDARRA. Lequel?

GONZALO. Dolfos-Tête-Blanche.

MUDARRA. Il viendra. Est-ce tout?

GONZALO. Oui.

MUDARRA, *avec intention*. Dans une heure.

Il sort à droite.

GONZALO, *fièrement*. Au revoir. (*Seul.*) Quand tu voudras, déloyal; je saurai finir comme il convient à un homme libre; va, je préfère ma mort à ta vie. Ah! pourtant, mon Dieu!.. tais-toi, insensé, qui as livré en proie au hasard une pareille existence! et ne te plains pas à Dieu d'avoir toi-même éteint ton soleil à son aurore.

SCENE VI.

GONZALO, VALLOMBRA, *entrant par la porte masquée par le portrait.*

GONZALO. Qui vient là?

VALLOMBRA. Moi, seigneur.

GONZALO. Vous ici, madame?

VALLOMBRA. Faites attention à ce que je vais vous dire, seigneur.

GONZALO. Je vous écoute.

VALLOMBRA. Pour ouvrir ce portrait, comme je viens de le faire, il suffit d'appuyer sur ce bouton-ci; derrière le portrait est un corridor; au milieu du corridor, à droite, se trouve un escalier tournant qui descend à une galerie souterraine; cette galerie mène à l'église de Saint-Jacques, qui est lieu d'asile.

GONZALO. Je ne sais si je vous comprends, madame.

VALLOMBRA. Voici une épée pour vous défendre si l'on vous attaque. (*Elle laisse tomber l'épée.*) Que Dieu vous garde.

Elle veut sortir.

GONZALO, *l'arrêtant.* Un instant, madame: nous ne pouvons nous quitter ainsi.

VALLOMBRA. Que voulez-vou ?

GONZALO. Je ne puis accept r de vous mon salut, sans savoir à quel titre vous me sauvez.

VALLOMBRA. Qu'importe?

GONZALO. Il importe à mon honneur, madame, et à ma lo auté, que vous sachiez ce que j'ai fait et ce que je pense. Vous croyez sauver en moi le Gonzalo de l'autre jour, celui qui vous jurait, au milieu de l'orage, un amour éternel. Eh bien! non... je ne suis plus cet homme. Je ne vous ai pas trompé, madame, mais je me suis trompé. J'ai pris la foudre pour le feu sacré; j'ai pris le délire pour l'amour; cela est horrible à avouer, dona Vallombra; mais j'ai dit hier à une autre femme ce que je vous avais dit à vous la veille, je vous en avertis.

VALLOMBRA. Je le savais.

GONZALO. Vous le saviez et vous êtes venue?

VALLOMBRA. Ne le devais-je pas? Je vous aimais pour vous, Gonzalo, pas pour moi, et, puisqu'il est dans ma destinée de ne pouvoir être heureuse un seul jour, j'ai voulu du moins contribuer au bonheur de quelqu'un. Vivez, Gonzalo, vivez avec Edul et, pour Edul; et, quand vous penserez à moi, priez pour moi. Adieu.

GONZALO. Mais au moins avant de nous quitter, madame, demandez-moi, ordonnez-moi quelque chose.... Si je ne puis plus vous prouver mon amour, que je puisse au moins vous prouver ma reconnaissance.

VALLOMBRA. Eh bien! à cause de moi, pardonnez à mes enfans.

GONZALO. Aux infans de Lara!

VALLOMBRA. Le ferez-vous, Gonzalo?

GONZALO, *avec e ffot.* Ai je le droit de vous rien refuser?

VALLOMBRA. Merci, et adieu. Nous ne nous reverrons plus. Soyez heureux, ami.

Elle pleure.

GONZALO, *s'élançant.* Madame!

VALLOMBRA, *gravement.* Adieu. seigneur.

Elle sort par la porte par laquelle elle est entrée.

GONZALO, *seul.* Pauvre femme, pauvre reine! mon cœur saigne des blessures du tien, et j'ai peur d'une liberté qui doit te coûter le bonheur!

SCENE VII.

GONZALO, EDUL, *entrant à droite.*

EDUL, *entrant.* Mon Gonzalo!

GONZALO. Elle aussi!

EDUL. Je viens mourir avec vous.

GONZALO. Mourir?

EDUL, *lui montrat une fiole.* Oui, voilà du poison pour nous deux.

GONZALO, *p enant la fiole.* Du poison? (*Il la jette.*) Chère ame!

EDUL. Que faites-vous?

GONZALO. Généreuse enfant! ur mon cœur. (*Il la pren dans ses bras.*) O dévouement! Toi jeune, toi belle, toi noble, toi riche, venir partager la mort du prisonnier! Tu m aimes donc bien?

EDUL. Vous voyez.

GONZALO. Mais, Dieu merci! Ce n'est pas de mourir qu il s'agit, Edul, c'est de vivre.

EDUL, *reculant.* Vivre!

GONZALO. Oui, la vie, la liberté, l'amour, le bonheur, le bonheur avec toi.

EDUL, *atterée.* O mon Dieu!

GONZALO. Il y a là une porte masquée, vois-tu? Nous allons nous sauver, nous unir, et puis vivre ensemble, toujours. Ah! je savais bien que je lasserais l'orage, et que le ciel s'ouvrirait à la fin. Tu partages mes transports, n'est-ce pas? Pourquoi me regarder ainsi pâle et muette? Ah; l'émotion sans doute... ma belle chérie) (*Il l'embrasse au front, elle reste immobile.*) Viens.

Il veut l entraîner.

EDUL, *résistant*. Non.

GONZALO, *souriant*. Non? tu ne m'entends pas. Je te dis de me suivre.

Il veut de nouveau l'entraîner.

EDUL. Je ne peux pas.

GONZALO. Tu ne peux pas? pourquoi?

EDUL. Pourquoi? ô mon Dieu! J'aurais pu vivre avec lui heureuse, fière et enviée; j'aurais pu être sa compagne, sa femme... et voilà que tout est perdu pour moi!

GONZALO. Mais parle, parle donc!

EDUL. Je ne pourrai jamais lui dire cela; c'est trop horrible, voyez-vous! Je ne peux pas vous suivre.

GONZALO. Qui t'arrête? réponds-moi, qui t'arrête?

EDUL. Je suis mariée.

GONZALO, *reculant*. Mariée!

EDUL. Mariée.

Ils restent tous deux immobiles et silencieux.

GONZALO. Mais est-ce que?.. C'est impossible. Est-ce que tu n'étais pas venue...?

EDUL. Si, pour mourir avec toi; mais vivre! je ne peux pas.

GONZALO. Mariée! non, non! Comment cela s'est-il fait? Je ne sais pas, je ne comprends pas... C'est une folie ou un rêve.

EDUL. Mudarra, ce Maure, n'a voulu me laisser venir ici que mariée.

GONZALO. Ah! Mudarra! Mudarra!

EDUL. Comme il fallait que je vinsse, je suis venue! Ah! si j'avais su que tu dusses te sauver! J'espérais que nous mourrions, moi.

GONZALO. Et ton mari, son nom?

EDUL. Un Lara!

GONZALO. Un Lara! Et mon serment?.. Ah! qu'est-ce que cela me fait après tout, ce que tu me dis? tu m'aimes, tu m'appartiens, tu es ma femme. Je ne connais rien, ni loi, ni devoir, ni religion; je ne connais que toi. Je ne veux rien entendre; il faut me suivre.

Il l'entraîne.

EDUL. Gonzalo! Gonzalo!

GONZALO, *l'entraînant*. Suis-moi.

EDUL. Mais c'est le déshonneur que vous me proposez là, Gonzalo!

GONZALO. Le déshonneur!

EDUL. Oui, vous voulez qu'on me méprise, vous voulez qu'on m'appelle votre maîtresse, vous voulez que je meure de chagrin et de honte.

GONZALO. Edul! Edul!

EDUL. Ayez pitié de moi!

GONZALO. Allez-vous-en, Edul, allez-vous-en bien vite.

EDUL, *se sauvant*. Merci, merci!

GONZALO. Hâtez-vous! hâtez-vous! ou je ne réponds pas de moi.

Edul sort à gauche.

GONZALO, *seul*. Perdue! perdue pour moi, elle aussi, Edul, mon dernier, mon unique espoir! C'est dit, je ne m'échapperai pas à mon destin; je ne pourrai rien saisir, rien posséder, rien faire. Je ne poursuis que des ombres, je n'embrasse que des fantômes... je... Ma patience est à bout. Assez de luttes vaines, assez de déceptions, assez, d'existence comme cela, Gonzalo. et, puisque tu ne sais pas vivre, sache mourir une fois. Arrivez, mes assassins, je vous attends.

SCENE VIII.

GONZALO, DOLFOS, *entrant à droite*.

DOLFOS. Vous m'avez fait appeler, mon fils. Je vous remercie.

GONZALO. C'est une funèbre tâche que je vous ai imposée là, mon père.

DOLFOS. Mon bon fils! c'est moi qui suis la cause de ceci. Sans moi tu ne te serais pas exposé aux vengeances de cette famille. Ils t'ont condamné sans miséricorde, les lâches. C'est ma faute; mais je croyais bien faire.

GONZALO. Bannissez ce regret, mon père: ce ne sont pas eux qui me tuent, c'est moi.

DOLFOS. Que veux-tu dire?

GONZALO. Tenez! j'ai là une épée et une porte secrète, l'arme et l'issue: je pourrais me sauver.

DOLFOS. Tu pourrais, et tu ne le veux pas?

GONZALO. Non.

DOLFOS. Et pourquoi?

GONZALO. Parce que je suis las de vivre et que je veux mourir.

DOLFOS. Mais, malheureux, ce que tu projettes là, c'est un suicide.

GONZALO. Oui, mon père.

DOLFOS. Si les hommes purs, si les généreux et les forts reculent devant la vie, quittent leur tâche avant l'heure, et se sauvent du devoir dans la tombe, mais où donc ira le monde?

GONZALO. Hélas! mon père, je ne m'inquiète même pas de savoir où ira mon ame.

DOLFOS. Regarde-moi, Gonzalo; je n'ai pas traversé impunément quatre-vingts années; je me suis heurté à bien des pierres, je me suis déchiré à bien des épines. Mon chemin a été âpre, mon fils, et pour-

tant j'ai marché. Et encoro, moi je n'étais qu'un homme faible et obscur, bon tout au plus à tarir quelques larmes, à consoler quelques misères; je n'avais pas comme vous devant moi tout un avenir de grandeur et de gloire; ma tête n'était pas entourée de l'auréole, comme la vôtre. Vous, votre vie ne sera pas seulement un travail avec la récompense, ce sera une lutte avec le triomphe. Allons, lève-toi, lève-toi, oint du Seigneur; ceins ton ame de la justice, ton corps de l'épée, et marche.

GONZALO. Eh! de quel droit, mon père, irais-je me présenter au monde en dominateur, moi qui ne pourrais pas même lui apporter un nom en gage de mon avenir? Qui voudrait confier ses destinées à un homme qui ne connaît seulement pas la sienne?

DOLFOS. Gonzalo, si tu avais une famille?

GONZALO. Moi?

DOLFOS. Si l'on t'apprenait l'histoire de ta naissance, consentirais-tu à vivre?

GONZALO. Peut-être.

DOLFOS. Eh bien! écoute.

GONZALO. Quoi! vous le saviez, seigneur, et vous ne me le disiez pas?

DOLFOS. Je ne le pouvais pas.

GONZALO. Pourquoi?

DOLFOS. Parce qu'il y avait sur ton origine un mystère que j'avais juré, par la sainte croix, Gonzalo, de ne jamais révéler; parce qu'il y avait sur ton berceau du sang qui criait vengeance; parce qu'un prêtre du Dieu saint et clément ne pouvait ni violer un serment ni appeler une vengeance. En vérité, tu serais mort sans rien apprendre. Mais aujourd'hui, qu'il s'agit de choisir entre ma conscience et l'Espagne, quand je devrais perdre l'une au profit de l'autre, je n'hésite plus... Je romps mon serment. Le citoyen avant le prêtre; la patrie avant l'autel. Que Dieu me damne si je fais mal, et qu'il sauve l'Espagne. Maintenant, écoute-moi, Gonzalo.

GONZALO. Oui, oui, mon père... asseyez-vous. (*Quand Dolfos est assis.*) Maintenant, mon père, je vous écoute.

DOLFOS. Une nuit, c'était en 942, deux hommes vinrent me chercher dans ma maison, pour confesser quelqu'un qui allait mourir. Je les suivis où ils voulurent, les yeux bandés. Après quelques instans de marche, j'aperçus confusément, à travers mon bandeau, des lueurs rouges: je sentis une fumée épaisse; j'entendis des cris étouffés: je dis à mes guides: « Voilà un » incendie, n'est-ce pas? Oui, » répondirent-ils; puis ils me firent monter dans un endroit où résonnaient encore certains bruits sinistres, mais où l'on ne soupçonnait ni fumée ni flammes. Là une troisième personne, dont il me sembla avoir déjà entendu la voix quelque part, me fit jurer par la sainte croix où mourut Dieu le fils que je ne révélerais jamais, en aucune manière, à qui que ce fût au monde, rien de ce que j'allais voir et entendre. Elle ajouta que, si je refusais ce serment, le condamné mourrait sans confession. Je jurai! Alors elle dit un mot aux deux hommes et sortit de l'endroit où j'étais. On me débanda les yeux et l'on me laissa.

GONZALO. Et que vîtes-vous, mon père.

DOLFOS. Voici: j'étais dans une salle tendue de noir, éclairée par deux torches. Sur une table, couverte aussi de noir, se trouvait un Evangile ouvert à côté d'une croix d'argent. Au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit. Un homme entra pâle et sanglant à la fois, puis la porte se referma sur nous deux.

GONZALO. Et cet homme, que vous dit-il, mon père?

DOLFOS. Rien d'abord. Il arracha un clou de la muraille, en trempa la pointe dans le sang qui coulait de son front blessé, écrivit plusieurs lignes sur deux feuillets différens de l'Evangile qu'il déchira. Quand il eut fini d'écrire, il plia le premier, le scella avec la cire brûlante d'une des torches, et le renferma dans le second qui fut plié et scellé de la même manière; alors, il me remit le paquet et me dit: « Seigneur prêtre, dans ces lignes que je viens d'écrire, il y a l'histoire d'un homme et l'avenir d'un enfant. Conservez-les précieusement, non pour l'homme, il sera mort dans un quart d'heure, mais pour l'enfant. Car, cet enfant, que l'on voulait faire périr avec son père, il peut vivre; il vivra si vous voulez. » « Que faut-il faire? » m'écriai-je. « Le sauver » reprit-il. « Et comment? » « Au milieu de l'incendie et des assassinats qui nous dévorent, moi, mes amis et leurs enfans, j'ai réussi à jeter le mien dans son berceau par une fenêtre du palais, la troisième fenêtre de la façade; allez-y, prenez l'enfant, emportez-le hors de cette ville, bien loin de cette ville, élevez-le dans l'ignorance de son nom, qui lui serait fatal; ne lui parlez jamais de son père, avant le jour où il sera en état de le venger. Ce jour-là, vous lui donnerez la lettre. » « Comment le nommerai-je? » « Gonzalo, » répondit-il. Adieu. J'entends venir les

» assassins; allez-vous-en, prêtre de Dieu.
» Sauvez le fils et priez pour le père. »

GONZALO. L'enfant?

DOLFOS. L'enfant fut emporté, sauvé, élevé; mais il ne sut jamais un mot du passé, parce que j'avais juré de ne rien révéler.

GONZALO. Cet enfant... c'était moi?

DOLFOS. Oui.

GONZALO. Et mon père?..

DOLFOS. Je ne sais pas.

GONZALO. Qu'y avait-il donc dans ces lettres:..

DOLFOS. Je ne sais pas.

GONZALO. Vous ne les ouvrîtes jamais?

DOLFOS. Jamais; je les enfermai dans un scapulaire; et, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains de quelqu'un, je le portai sans cesse sous ma robe, suspendu à mon cou.

GONZALO. Vous les avez?

DOLFOS, *ouvrant le haut de sa robe.* Les voilà.

GONZALO. Donnez, donnez, mon père.

DOLFOS. A une condition.

GONZALO. Laquelle?

DOLFOS. C'est que tu me promettras de vivre pour l'Espagne.

GONZALO. Par mon père, je vous le jure.

DOLFOS, *lui donnant le paquet.* Lis donc.

GONZALO, *lisant.* « Mon fils, je meurs » assassiné dans un festin avec six de mes » amis.» Pauvre père! «Si tu es un homme, » tu me vengeras. » Oui! oui, je te vengerai, mon père, dors en paix. « Les meur» triers sont mon frère et ma première » femme que j'ai répudiée. Pour celle-ci » surtout, point de pitié: poursuis-la sans » relâche, jusqu'au moment où, privée » de tout espoir et de toute ressource, elle » ne pourra plus se soustraire à la mort. A » ce moment-là, tu lui remettras la lettre » qui se trouve dans la tienne, et, avant » qu'elle puisse parler, tu la frapperas. » Maintenant tu connais ma volonté; sa» che ton nom: cette lettre te fera recon» naître pour le fils et l'héritier légitime » de dona Lanfazza et de Garcias-Gonza» lez, roi de Castille. » (*S'arrêtant.*) Garcias Gonzalez, roi de Castille, mon père!

DOLFOS. O Providence!

GONZALO. Le fils aîné et l'héritier légitime... Je ne me trompe pas, je suis bien roi de Castille, moi!

DOLFOS, *s'agenouillant devant lui.* Que mon roi me pardonne tout ce que j'ai dit à mon fils adoptif.

GONZALO, *le relevant et l'embrassant.* Pour vous, mon père, il n'y a pas ici de roi, il n'y a qu'un fils respectueux et reconnaissant! entre nous rien de changé. Mais les autres, vive Dieu! ils s'apercevront de quelque chose. Ah! malheur à vous, Maures, Arabes, Egyptiens, Bérébères, bandits de toutes nations qui saccagez ma Castille! J'effacerai dans des flots de sang les traces de votre passage. Malheur à toi, colosse musulman qui pèses sur mon Espagne! Je te mettrai ma hache dans la tête. Ah! nous aurons de belles batailles, mes camarades! Je ne suis plus seulement à cette heure le pauvre chef d'une poignée de montagnards, je suis le chef puissant d'une grande nation. Je ne me nomme plus seulement Gonzalo: je me nomme Gonzalo-Gonzalez. Gonzalo le soldat, Gonzalez le roi! Je sentais bien là que je devais être quelque chose. Fils de Garcias qui remporta dix victoires, descendant du grand comte Diégo Percellos qui fonda Burgos, et petit-neveu de Charlemagne! Ah! je vous jure, mon père, qu'on reconnaîtra dans mes veines le sang de mes aïeux.

DOLFOS. Ah! vous voulez bien vivre maintenant?

GONZALO. Si je veux vivre!

DOLFOS. Ne perdez donc pas de temps, mon fils. Sortez vite!...

GONZALO. A l'instant!

DOLFOS, *sortant à droite.* Adieu, mon fils; adieu, mon prince. Soyez bon, soyez heureux, soyez grand.

GONZALO, *saisissant l'épée.* Adieu, mon père. Epée, ma bonne épée, c'est une main royale qui te porte; souviens-t'en. (*Il ouvre le portrait.*) Je suis libre.

On aperçoit Mudarra, debout, les bras croisés.

SCENE IX.

GONZALO, MUDARRA.

MUDARRA. Pas encore

GONZALO. Mudarra!

MUDARRA. Vous m'aviez oublié, je crois.

GONZALO. Oui; mais je suis bien aise de vous voir. J'avais besoin d'une épée à l'encontre de la mienne.

MUDARRA. Une épée!

GONZALO. Ah! tu ne t'attendais pas à m'en trouver une, n'est-ce pas? Mais, puisque je suis armé comme toi, et que je te tiens à portée, il faut que je te dise un peu ma pensée. Je pense que tu es un félon, un traître et un lâche, indigne de toute amitié comme de toute haine, bon tout au plus pour le mépris, et que tu mérites plus la main du bourreau sur ton visage

que l'épée d'un ami sur ta poitrine. Maintenant défends-toi.

MUDARRA. Tout-à-l'heure; moi, je veux te dire, non ce que je pense de toi, mais ce que j'ai fait pour toi.

GONZALO. Allons donc, le temps passe.

MUDARRA. Que m'importe, à moi? Ce qui m'importe, c'est que je te tiens prisonnier, c'est que je t'ai empêché de défendre tes frères, c'est que j'ai fait douter à la foule de ton honneur; c'est que je t'ai montré ta maîtresse mariée.

GONZALO. Misérable, défends-toi.

MUDARRA. Un instant encore; je t'ai dit ce que j'ai fait, il faut bien que je te dise pourquoi je l'ai fait : c'est parce que tu es le fils de Gonzalo Bustos.

GONZALO, *ironiquement*. Moi?

MUDARRA. Et parce que je suis le fils de la Mauresque Lanfazza.

GONZALO. La Mauresque Lanfazza!..

MUDARRA. Oui, maintenant, en garde...

GONZALO, *laissant tomber son épée*. Malheureux! nous sommes frères!

MUDARRA. Frères!...

GONZALO, *lui montrant la feuille de l'évangile*. Regarde!

Ils regardent ensemble.

MUDARRA. « Assassiné... Lanfazza... Gonzalez... » ah! je comprends, c'est vrai; frères! frères! qu'ai-je fait?

GONZALO. Et qu'importe? ce que tu as fait tout seul, nous le déferons ensemble.

MUDARRA. Eh bien! oui, tu as raison, Gonzalo : nous réparerons mes fautes. Ta liberté, nous la reprendrons; ton honneur, nous le regagnerons; ton peuple, nous le délivrerons; le mari de ta maîtresse, nous le tuerons. Désormais, je ne m'appartiens plus; je me donne à toi corps et ame; je serai ton frère, ton ami, ton compagnon, ton instrument; je serai l'action de ta pensée; ton cœur aura deux poitrines, ta tête aura quatre bras. Ce que je te propose, frère, l'acceptes-tu?

GONZALO. Noble frère!

Ils s'embrassent.

MUDARRA. Partons.

GONZALO. Oui, allons punir d'abord l'assassin de notre bon père.

MUDARRA. Cet assassin, qui est-il?

GONZALO. Don Rodriguez de Lara...

MUDARRA. Don Rodriguez! Quoi! c'est lui... lui qui me poussait contre toi en accusant ton père. Ah! don Rodriguez de Lara, prends garde à toi; prends garde à toi, dona Vallombra.

GONZALO. Dona Vallombra! oh! non, rien à elle, rien contre elle.

MUDARRA. Que dis-tu là, Gonzalo? dona Vallombra! c'est elle qui a partagé, tu le vois bien, l'assassinat de notre père.

GONZALO. Je n'osais y penser.

MUDARRA. C'est elle qui a fait frapper à coups de fouet ma mère, la Mauresque, oui, à coups de fouet, par des palefreniers; et ma mère, c'est la tienne, Gonzalo! pas de pitié! frappons de l'épée ceux qui ont frappé de l'épée; j'ai juré de ne pas faire grâce à un seul, et, quoi qu'il arrive, je tiendrai parole. Gonzalo, partons donc ensemble, et ne nous arrêtons plus, frères; notre père nous regarde là-haut et nous demande des Lara.

GONZALO. Aux Lara! donc.

TOUS DEUX. Aux Lara! aux Lara!

Ils sortent par le fond.

ACTE IV.

Une salle de banquet au palais Lara. Deux portes latérales. Porte double au fond, au travers de laquelle est une grande table royalement servie. Brillante illumination.

SCENE PREMIERE.

LES SEPT INFANS, *assis à la table et séparés les uns des autres par les courtisanes*, VALERIA, LIPPA, *et* AUTRES.

Sur le devant de la scène, deux troupes de danseuses, l'une castillane, l'autre mauresque, menant en sens inverse deux rondes différentes. En dehors de la salle, et autour, de bruyantes musiques; au-dedans des airs, des chants et des rires mêlés... Une orgie complète.

CHOEUR.

Courage, il faut de l'ardente folie
Vider d'un coup le calice profond.
Buvons toujours, buvons jusqu'à la lie...

Le bonheur est au fond.

VORDI. Moi je suis pour l'Afrique.

TORQUATUS. Moi pour l'Espagne.

VORDI. Tu as tort.

TORQUATUS. J'ai raison. N'est-ce pas, Bejar?

BEJAR. Non.

HANNIBAL. Si.

BEJAR. Par Mahomet! les Mauresques sont de véritables houris.

HANNIBAL. Et les Castillanes des anges.

VORDI. Oui, des anges déchus...

Rires.

VALERIA. Moi je suis de l'avis de Torquatus.

VORDI. C'est de l'esprit de corps. (*Nouveaux rires.*) Et toi, ma divine Lippa?

LIPPA. Quel mérite ont donc ces femmes, pour vous occuper tous si fort?

VALERIA. Celui de n'être pas toi, ma chère.

LIPPA. Vous êtes généreuse, ma chère; aussi prodigue de vos bons mots que de vos faveurs.

GUSTAMENTE. La paix! la paix! je vais rendre justice à tout le monde, aux danseuses d'abord. Celles d'Afrique sont plus gracieuses, celles d'Espagne plus passionnées. Si l'on me demande lesquelles je préfère, je répondrai en homme sage : toutes.

UNE VOIX. Bien dit.

GUSTAMENTE. Quant à vous deux, belles dames, vous venez de montrer chacune à nos yeux une admirable qualité. Valeria est patriote, et Lippa jalouse... Ce qui n'empêche pas Valeria d'aimer les beaux hommes de tous les pays, et Lippa d'avoir dix amans à la fois.

PLUSIEURS VOIX. Très-bien, de mieux en mieux.

GUSTAMENTE. Pour nous sept... rien qu'un mot... Nous ressemblons passablement, mes frères et moi, si je ne me trompe, aux sept péchés capitaux.

VOIX NOMBREUSES. Juste... Céleste portrait! la vérité dans le vin; parfait.

GUSTAMENTE. Et comme rien ne doit troubler cette délicieuse fête de famille, nous ordonnons une réconciliation générale. Tous les hommes sont condamnés à embrasser toutes les femmes. (*Les hommes rient en attaquant, les femmes rient en se défendant; tout le monde s'embrasse. A un page.*) Marcello, va offrir de ces dattes d'Arabie aux danseuses castillanes. (*A un autre.*) Toi, Stello mio, verse de ce vin de Xérès aux filles du prophète. Echange de procédés.

BEJAR. Somme toute, nous ne pouvions fêter plus gaîment la mort de notre meilleur ennemi. A la santé de Gonzalo, mes frères! Puissent finir comme lui tous ceux qui nous gêneront comme lui...

Ils entrechoquent leurs coupes.

TOUS. A sa santé!

GUSTAMENTE. Il a bien mérité son sort, le misérable! avoir jeté le trouble dans notre royale famille... Vrai Dieu! ce n'était pas chose pardonnable. Nous autres, qui n'avons d'habitude qu'une pensée, qu'une voix, que semble unir un lien mystérieux, et qui sommes presque comme la très-sainte trinité, sept en un, nous nous sommes un instant désunis, séparés, presque heurtés. Il y avait bien encore sept infans, mais il n'y avait plus de Lara.

BEJAR. Par bonheur, le charme est détruit; notre père est revenu à nous.

GUSTAMENTE. Par politique.

HANNIBAL. Et notre mère aussi.

GUSTAMENTE. Par crainte.

BEJAR. Qu'importe le motif? Ils nous ont embrassés, cela est heureux pour nous; mais Gustamente a la rage de voir du mal partout.

GUSTAMENTE. Au diable! je ne veux pas me disputer à ce propos-là; nous nous sommes reformés en faisceau, c'est l'essentiel; maintenant nous sommes forts... A notre union! (*Ils entre-choquent de nouveau leurs coupes.*) L'avenir est à nous!

FAVILA. L'avenir! Gonzalo y croyait aussi, peut-être!...

TORQUATUS. Regrettes-tu qu'il se soit trompé?

FAVILA. Non, par Dieu! je suis bien aise de le savoir là où il est. N'avez-vous pas remarqué, mes frères, quelque chose sur le front de cet homme?

HANNIBAL. Quoi donc?...

FAVILA. Je ne sais pas; cela était bizarre, cela voulait dire... Sur mon honneur! je n'ai jamais vu face pareille.

GUSTAMENTE. Dieu me damne! Favila, on dirait que tu en avais peur.

FAVILA. Il est heureux pour l'un de nous deux, Gustamente, que tu sois mon frère. A boire. (*Il tend sa coupe, qu'un page remplit.*) N'est-ce pas dans cette salle qu'a été donné le festin, ce terrible festin dont nous a parlé notre mère?

GUSTAMENTE. Si, après?...

FAVILA. Ne voyez-vous pas du sang sur les murs?

GUSTAMENTE. Va te coucher, Favila : tu rêves les yeux ouverts...

FAVILA. Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends des cris.

GUSTAMENTE. Décidément, Favila a changé d'ame.

VORDI. Mané! Tékel! Pharès! n'est-ce pas cela que tu entends, Favila-Balthasar?...

FAVILA. Je vous jure que j'entends des cris horribles.

Entre un officier.

GUSTAMENTE. Quel est ce bruit?..

L'OFFICIER. Messeigneurs, on se bat dans les rues.

GUSTAMENTE. Comment?...

L'OFFICIER. Le peuple s'est révolté, à cause du tribut des cent jeunes filles. L'affaire est sérieuse.

GUSTAMENTE. Allez-y avec vos hallebardiers.

FAVILA. Laisser le palais de Lara sans gardes?..

GUSTAMENTE. Nous y sommes. Allez! (*L'officier sort.*) Buvons!...

FAVILA. Mais l'émeute?

GUSTAMENTE. Est-ce que cela nous regarde?... Buvons!

TOUS. Buvons!...

PASIELLO, *se levant.* Moi seul, je ferai raison à tous. C'est dans cette coupe que Layn Calvo et Nûno Razura ont bu à l'indépendance de la Castille. à l'honneur et à la liberté. Moi, j'y bois à la volupté, à la folie et à l'oubli!...

Il va prendre sur l'un des buffets une vaste coupe en or, d'un travail grossier, mais précieux, et sur laquelle sont ciselées les armes de Castille.

VORDI, *le montrant.* Tout-à-fait ivre.

LE PAGE. Messeigneurs, la ville est en feu.

FAVILA. Voyez-vous?...

GUSTAMENTE. Eh bien! quoi? qui t'effraie! est-ce la révolte? Il y aura quelques mutins de tués, puis le combat cessera. Est-ce l'incendie? il y aura quelques bicoques de brûlées, puil les flammes s'éteindront. Allons, de la gaîté! qu'on se ranime! de l'ambre et de l'aloès dans les cassolettes! que les instrumens résonnent!... des parfums et de l'harmonie, vive Dieu! Remuez-vous, esclaves! (*Aux femmes.*) Vous, à la danse!

UNE DANSEUSE. Monseigneur, nous sommes épuisées de fatigue.

GUSTAMENTE. Vous êtes ici pour danser, et non pour vous plaindre. Allez, et surpassez-vous, nous vous accompagnerons du bruit de nos coupes... Courage, frères! ce n'est plus une orgie qu'il nous faut, c'est une bacchanale!...

Les danses et les chants recommencent plus furieux au bruit des instrumens et des coupes.

CHOEUR.

Courage! il faut de l'ardeute folie
Vider d'un coup le calice profond!

Tout à coup la porte double du fond s'ouvre. Dona Vallombra, pâle et en désordre, apparaît debout derrière la table; les chants et les danses s'arrêtent interrompus,

SCENE II.

LES MÊMES, DONA VALLOMBRA.

VALLOMBRA. Vous voilà, messeigneurs! il y a une heure que je vous cherche à travers les rues ensanglantées de la ville, et c'est dans une salle de banquet que je vous trouve! je vous aurais supposés partout, excepté où vous êtes, en vérité! Quoi! c'est ainsi que vous faites, jeunes gens!... Quoi! l'on hurle au dehors et vous chantez au-dedans, vous répondez au bruit par des concerts! vous mêlez la fumée des vins à la fumée des incendies! vous entrecoupez les malédictions par des éclats de rire! Ah! je vous reconnais bien là. Qu'est-ce donc qui gronde à votre porte?.. Ce n'est rien, c'est la guerre civile, ne vous dérangez pas. Allez, messeigneurs! profitez du temps! tandis qu'on s'égorge, faites l'amour! tandis que le sang coule, buvez! tandis que l'on meurt, amusez-vous, mes fils! Dieu soit loué! vous comprenez la vie! allez! à votre superbe fête, il ne manquait qu'un ornement, et je vous l'apporte, tenez! (*Elle jette sur la table une robe ensanglantée.*) C'est la robe sanglante de votre père.

LES INFANS. De notre père!

VALLOMBRA. Oui, messeignenrs: pendant votre premier service, on vous a tué votre père; pendant le second on vole votre royaume. Attendez le troisième.

GUSTAMENTE. Le nom du meurtrier, madame?

VALLOMBRA. Mudarra!

LES INFANS. Mudarra!

GUSTAMENTE. Nous en savons assez maintenant pour venger notre père.

VALLOMBRA. Vous le vengerez donc!

LES INFANS! Aux épées! aux épées!

GUSTAMENTE. Un instant! Jurons tous ensemble, à notre mère, que nous lui rapporterons cette robe teinte dans le sang du meurtrier, ou qu'on la lui rapportera teinte du nôtre.

LES INFANS. Nous le jurons!

VALLOMBRA. Partez donc, mes fils; nous nous retrouverons ou vainqueurs au palais des rois, ou morts devant le trône de Dieu!

Elle sort, et après elle sortent toutes les femmes, les esclaves et les pages par la porte du fond. Les infans ceignent leurs épées.

SCENE III.

LES SEPT INFANS, *puis* GONZALO *et* MUDARRA.

GUSTAMENTE. Sommes-nous prêts?

TOUS. Oui.

GUSTAMENTE. Partons.

Au moment où ils se dirigent les uns vers la porte de gauche, les antres vers celle de droite, entrent précipitamment des deux côtés Gonzalo et Mudarra.

TOUS. Mudarra ! Goozalo!...

GUSTAMENTE. Ensemble !

GONZALO. Oui, ensemble, malgré les piéges et les assassins de ton père, Gustamente; ensemble, comme il convient à deux frères; ensemble, parce qu'il y a un Dieu là-haut.

MUDARRA. C'est ensemble que nous avons soulevé le peuple; c'est ensemble que nous avoos exterminé le père; c'est ensemble que nous allons exterminer les fils.

GUSTAMENTE. Nous allions à votre rencootre, assassins. Merci d'être venus à la nôtre: autant de chemin d'épargoé.

FAVILA. Descendons dans la cour du palais.

Il avance vers la porte latérale de droite.

GONZALO. Vous ne sortirez pas de mon côté.

Favila se dirige vers celle de gauche.

MUDARRA. Ni du mien.

FAVILA. Pourtant...

MUDARRA. Nous vous tenons ici tous les sept à nous deux. Vous ne sortirez pas d'ici.

GONZALO. C'est dans cette salle que Rodriguez de Lara a traîtreusement fait assassiner son frère Garcias-Gonzalez! c'est dans cette salle que les fils de Garcias-Gonzalez tueront les fils de Rodriguez de Lara; eotendez-vous, mes bons cousins? Sept sont morts ce jour-là dans un festin; sept mourront aujourd'hui dans un autre festin. Banquet pour banquet! têtes poor têtes!...

GUSTAMENTE. Bien, bien! et puisque c'est aiosi, je vous dis que les Lara légitimes acceptent le défi des Goozalez bâtards.

MUDARRA. Et moi, je vous réponds que les bâtards vont marcher sur le ventre aux légitimes.

GUSTAMENTE. Mais je ne veux pas vou laisser croire que vous avez enfermé les sept iofans, mes camarades. Voici une assez large porte que vous avez oubliée.

GONZALO *et* MUDARRA. Oh!..

GUSTAMENTE. Rassurez-vous; nous ne désirons pas plus que vous de merci ni de refuge; fermez vos portes, nous allons barricader la nôtre. A moi, frères! (*Les sept infans renversent la table devant la porte du fond. Gonzalo et Mudarra ferment chacun leur porte à clef.*) Désormais cette salle est un tombeau; ressuscite qui pourra.

MUDARRA. A la bonne heure! Maintenant, ma mère, je te réponds d'eux.

GUSTAMENTE. Comme nous répondons de vous à notre père. Vengeance!

Il tire son épée.

LES INFANS, *tirant les leurs.* Vengeance!

MUDARRA, *de même.* Justice!..

GONZALO, *de même.* Expiation!

ACTE V.

Dans une église. Une chapelle souterraine. Au fond, grande porte double avec degrés. De chaque côté de la porte, des vitraux clairs. Deux portes latérales, aussi avec degrés. Au plafond une lampe.

SCENE PREMIERE.

FOULE.

Au dehors cris et désordre. Au dedans larmes et inquiétudes. Cloches au loin, sonnant le tocsin; le beffroi de l'église sonnant les morts. Dans les profondeurs invisibles des chapelles, une psalmodie lente et lugubre. Derrière les vitraux des lumières et des ombres passant de droite à gauche.

VOIX, *derrière le rideau.* Priez pour les morts!

VOIX, *dans la foule.* Qui est mort?

Attente générale.

LA VOIX, *derrière le rideau.* Antonio Perdina.

UN VIEILLARD. Ah! moo fils!

Il s'élance convulsivement par la porte de droite. On voit trembler et disparaître les lumières.

UNE FEMME. Quel bonheur! je craignais que ce ne fût le mien.

UNE VOIX. Bah! ce Perdina n'est qu'uo soldat.

UNE AUTRE. Tiens! est-ce que les soldats ne sont pas des hommes comme d'autres?

Entre un homme blessé.

L'HOMME. Holà! femme, bandez-moi cette blessure que je retourne au combat!

LA FEMME. On se bat toujours?

L'HOMME. Toujours et ferme.

LA FEMME. O mon Dieu! quel malheur!

L'HOMME. Un malheur, ça! taisez-vous donc, la femme: c'est une aubaine du bon Dieu pour les pauvres gens. Pendant toute notre vie, on nous maltraite, on nous pressure, on nous vole, on nous bat comme des chiens, et, si oous bougeons, on nous pend. Il faut se laisser boire le sang par les seigneurs sans rien dire. Aujourd'hui l'on se tape... bon! je prends ma part. Je me moque de l'amende et du gibet. La justice est à l'envers, marche! tout ce que j'attrape de baroos, de chevaliers, de soldats, d'alguasils, d'officiers, zut! pas de quartier. C'est bon comme ça, la mère!

Laissez-moi passer maintenant et vite : il faut que j'en tue.

Il sort. Entre le sonneur et le fossoyeur d'un côté, de l'autre Borel.

LE SONNEUR. Chien de métier! je n'en peux plus. Voilà deux heures que je sonne; j'ai les bras cassés. Se mêle qui voudra des cloches pour aujourd'hui; je me retire.

LE FOSSOYEUR. Tu te feras mettre à l'amende, Gil.

LE SONNEUR. Et toi aussi. Pourquoi n'es-tu pas à enterrer? est-ce qu'il n'y a plus d'ouvrage?

LE FOSSOYEUR. Au contraire, nous en avons par-dessus les oreilles; mais, dam! quand on est fatigué, il faut bien se reposer un peu. Je vais retourner à mon affaire. J'aurai fait ce soir une bonne journée : une dizaine de réaux; ma femme sera contente.

LE SONNEUR. Si quelqu'un voulait prendre ma place...

BOREL. Moi, je veux bien.

LE SONNEUR. Ah!

BOREL. Je sonnerai à ta place, et tu me donneras à souper.

LE SONNEUR. Ça va; nous boirons un pot de mon meilleur. Viens que je te donne mes instructions.

Borel, le sonneur et le fossoyeur sortent. Entrent, à droite, un homme coiffé d'un bonnet jaune, à gauche un homme armé d'une crecelle qu'il fait sonner.

UNE VOIX. Un juif!

UNE AUTRE. Un lépreux!

La foule s'écarte.

UN VIEILLARD. Que venez-vous faire ici?

LE JUIF. Je cherche un asile contre ceux qui veulent me tuer.

LE LÉPREUX. Et moi aussi.

VOIX, *dans la foule*. Non! dehors!... Arrière les maudits! n'approchez de personne, malheureux!

Entre un soldat.

UN SOLDAT. Malédiction! malédiction sur moi! dans le combat, j'ai tué mon frère!

LA FOULE. Oh!

SCENE II.

LA FOULE, DONA VALLOMBRA.

VALLOMBRA. Asile! asile! ·

LA FOULE. La reine!

VALLOMBRA. Et moi aussi, vouloir me tuer! que leur ai-je donc fait à ces gens-là?

Passe un cortége funèbre.

LA VOIX, *derrière le rideau*. Priez pour les morts!

VOIX *de la foule*. Qui est mort?

LA VOIX, *du fond*. Raphael de Las Montanas!

UNE JEUNE FILLE. Mon frère!

Elle sort précipitamment par la porte gauche.

VALLOMBRA. Que de morts! que de morts! O mon Dieu! préservez-moi de ce deuil! Mes enfans ne marchent pas dans vos voies, Seigneur! mais vous êtes miséricordieux! vous aurez pitié de mes larmes, et vous les sauverez de cet horrible tumulte, ou vous me tuerez avant eux; car, sans eux, je n'aurais plus rien au monde.

Passe un cortége.

LA VOIX *du fond*. Priez pour les morts!

VOIX *dans la foule*. Qui est mort?

LA VOIX *du fond*. Juan Alvarez!

UNE MÈRE. Juan Alvarez! Juan Alvarez! (*A dona Vallombra.*) Vous entendez, madame? c'est mon fils qui est mort! mon fils!

VALLOMBRA. Je vous plains bien! je suis mère aussi, moi!

LA MÈRE. Vous êtes mère, mais vous êtes reine. On s'en aperçoit bien : vos enfans ne meurent pas à vous, et vous en avez sept. Moi, tout, je perds tout! hier c'était ma fille qu'on me prenait; aujourd'hui c'est mon fils qu'on me tue. Où est le roi?

VALLOMBRA. Le roi est mort.

LA MÈRE. Tant mieux. Je voudrais que vous fussiez morte, vous aussi, et vos enfans.

VALLOMBRA. Malheureuse!

LA MÈRE. Je vous avertis, madame, que, si on ne me rend pas mes enfans... à bas la reine!

QUELQUES VOIX. A bas la reine!

SCENE III.

LES MÊMES, DOLFOS.

DOLFOS. Silence! n'insultez pas et ne maudissez pas. Les reines sont des femmes; elles peuvent pleurer et souffrir comme vous, et leurs enfans peuvent mourir comme les vôtres. Dieu seul est éternel et tout-puissant. Priez pour les morts.

On voit passer derrière les vitraux un cortége d'hommes et de flambeaux. Long silence. La foule s'approche du vitrail, et après avair regardé au travers recule sans mot dire.

VALLOMBRA. Pourquoi personne ne demande-t-il le nom du mort?

On voit passer un second cortége.

DOLFOS. Priez!

Même mouvement de la foule, qui s'éloigne de plus en plus de la reine en chuchotant.

VALLOMBRA. Pourquoi ce silence?

Un troisième cortége.

DOLFOS. Priez!

Même jeu de la foule.

VALLOMBRA. Pourquoi ces regards?

Un quatrième cortége.

DOLFOS. Priez.

VALLOMBRA. Mais pourquoi donc ?... O mon Dieu ! voilà le quatrième qui passe sans que l'on dise rien. Il faut que je parle, moi ! Seigneur prêtre, qui est mort?

DOLFOS. Priez.

(Il sort.)

VALLOMBRA. Il s'en va sans me répondre. Ah ! qu'est-ce que c'est que cela? Mes amis, dites-moi, dites-moi donc qui est mort? (*La foule s'éloigne silencieusement, et commence à sortir par la porte de gauche.*) Eux aussi ! ils s'éloignent sans parler.

LA VOIX, *du fond*. Priez pour les morts.

Cinquième cortége.

VALLOMBRA. Cinq! En voilà cinq, mon Dieu ! (*A la mère qui se trouve la plus rapprochée d'elle.*) Vous, dites-moi le nom de ces morts qui passent. Il en a passé six, madame; il n'en a pas passé sept, n'est-ce pas? madame, je vous en supplie. Vous ne m'insultez plus... pourquoi cela?

LA VOIX, *du fond*. Priez pour les morts.

La mère sort sans répondre. Sixième cortége.

VALLOMBRA. Encor! encore! et ne pas savoir leurs noms! (*Au Juif, qui est resté seul en arrière avec le lépreux.*) Seigneur, je vous prie à genoux de me dire quels sont ces morts. (*Le Juif sort.*) Lui non plus! Ce Juif, il ne veut pas me parler... je suis donc bien à plaindre? (*Au lépreux.*) Lépreux, la reine de Castille te serre les mains, et te baisera les pieds, si tu le veux, pour que tu lui dises... (*Le lépreux sort.*) Rien! rien! mon Dieu! mon Dieu! il faut que je sache cela... Je suis seule ici, toute seule... là... j'irai là... j'irai voir... (*Elle s'avance vers le fond.*) Non, je n'ose pas... je ne peux pas... Oh! ce silence, ce bruit de cloches, ces chants de morts. Oh! lugubre, lugubre! Existé-je?. mon Dieu! que croire? Ah! je pleure, j'étouffe! pitié! pitié!.. Quelqu'un!.. Que j'ai peur!... Il faut que je m'en aille.

Elle monte les degrés de la porte de droite.

SCENE IV.

VALLOMBRA, GONZALO.

GONZALO, *descendant les degrés*. Restez ici, madame.

VALLOMBRA, *reculant*. Gonzalo!

GONZALO. Etes-vous prête à m'entendre ?

VALLOMBRA. Gonzalo ! pourquoi ces regards sinistres? pourquoi cette voix menaçante? que me voulez-vous?

GONZALO. Je veux vous apprendre ce que vous voulez savoir.

VALLOMBRA. Parlez donc, vous me faites trembler.

GONZALO. Je viens vous rappeler le serment que les sept infans vous firent sur la robe sanglante de leur père. Ils jurèrent qu'ils vous la rapporteraient teinte dans le sang du meurtrier, ou qu'on vous la montrerait teinte du leur.

VALLOMBRA. Taisez-vous, taisez-vous, malheureux : je ne veux plus vous entendre.

GONZALO. Il le faut, madame.

VALLOMBRA. Non, non, laissez-moi douter, je puis encore douter... je ne veux rien savoir.

GONZALO, *tirant de dessous son manteau la robe sanglante*. Madame, connaissez-vous ceci?

VALLOMBRA, *se détournant*. Je ne veux rien voir.

GONZALO. Connaissez-vous ceci, madame?

VALLOMBRA, *après avoir lentement tourné la tête, apercevant la robe*. Ah! (*Elle tombe presqu'en défaillance; puis, tout-à-coup, elle saisit la robe et la regarde fixement.*) C'est bien elle! Mais j'y pense ; mes enfans peuvent l'avoir perdue, cette robe.

GONZALO. Non!

VALLOMBRA. Ou bien peut-être ont-ils manqué à leur serment... Ils me renvoient cette robe.

GONZALO. Vos fils ont tenu leur serment.

VALLOMBRA. Quoi ! Gustamente?...

GONZALO. Gustamente est mort.

VALLOMBRA. Et Bejar?

GONZALO. Mort.

VALLOMBRA. Et Favila?

GONZALO. Mort.

VALLOMBRA. Et Vordi?

GONZALO. Mort.

VALLOMBRA Et Torquatus? et Hannibal? et Pasiello?

GONZALO. Morts aussi.

VALLOMBRA. Tous morts!

GONZALO. Tous morts.

VALLOMBRA. Et qui donc?.. oh! dismoi, dis-moi, Gonzalo, que ce n'est pas toi qui m'as tué mes enfans.

GONZALO. Tenez! mon épée est encore humide de leur sang.

VALLOMBRA. Lui! lui que j'aimais, lui que j'avais sauvé, lui pour qui j'avais tout fait... Dieu du ciel ! Et ton serment?

GONZALO. Madame, j'ai tué vos fils, non pas pour leurs offenses, mais pour leurs crimes. Ce n'est pas Gonzalo qui a frappé les infans de Lara, c'est le délégué du peuple qui a renversé les suppôts de la tyrannie. Ce n'est pas ma vengeance qui a passé sur eux; c'est ma justice! Maintenant ma justice est en route, elle ne s'arrêtera plus.

Tout crime commis sera recherché ; tout crime recherché, puni. Dona Vallombra, vous avez encore un quart d'heure à vivre?

VALLOMBRA. Moi ?

GONZALO. Vous-même.

VALLOMBRA. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait, moi ?

GONZALO. Comment se nommait, dites-moi, le prédécesseur de don Rodriguez?

VALLOMBRA. Garcias-Gonzalez.

GONZALO. Comment est mort Garcias-Gonzalez?

VALLOMBRA. Assassiné !

GONZALO. Par qui?

VALLOMBRA. Par moi.

GONZALO. Comprenez-vous maintenant pourquoi il faut mourir?

VALLOMBRA. Non, car je vous avais déjà dit que c'était moi qui avais tué cet homme.

GONZALO. Oui! mais vous ne m'aviez pas dit que cet homme-là était mon père, et que j'étais roi de Castille, madame !

VALLOMBRA. Ton père! Garcias-Gonzalez, ton père!

GONZALO. Ah ! vous vous figurez, vous autres puissans de la terre, que le crime est stérile, que les cendres sont muettes! et qu'après le sang versé tout est dit quand on a lavé le parquet à temps. Que non pas, s'il vous plait, rois et reines! quand les hommes oublient, Dieu se souvient; quand les hommes dorment, Dieu veille. Sous la cendre des morts, Dieu cache le feu qui doit consumer les vivans : il féconde le germe du crime, et il en fait pousser le châtiment; il ramasse goutte à goutte le sang des victimes, et il y noie les assassins. Vous l'avez dit, madame, je suis le fils de Garcias-Gonzalez.

VALLOMBRA. Tant mieux! je pourrai du moins te haïr comme je t'ai aimé ; je pourrai maudire en toi l'artisan de mes malheurs, et poursuivre en toi le meurtrier de mes enfans. O Dieu, venge-moi! damne-moi, mais venge-moi.

GONZALO. Ne parlez pas de vengeance ! la vengeance est à la porte, qui vous guette et vous réclame. Vous n'êtes plus reine, vous êtes prisonnière ; votre citadelle est prise, votre trône renversé, vos soldats battus, votre asile cerné; point d'issue pour vous, et pas d'espoir. Vous êtes condamnée par le peuple... oui, le peuple, qui se souvient comme Dieu, et qui châtie comme Dieu. Lui et moi, nous vous tenons ; vous êtes engloutie entre nos deux colères. Dieu lui-même voudrait vous sauver qu'il ne le pourrait plus... Nous avons un quart d'heure à passer ensemble ; dans un quart d'heure, on viendra me demander votre tête ou la mienne. Si vous avez une prière à faire, faites-la.

VALLOMBRA. Je n'ai qu'une prière à adresser à Dieu ; c'est qu'après t'avoir fait commencer comme ton père, il te fasse finir comme lui. Maintenant, frappe.

GONZALO. Pas encore. Il me reste à accomplir un dernier devoir. Mon père a, quelques instans avant sa mort, écrit deux lettres, l'une à moi, l'autre à vous; dans la mienne, il me dit de ne vous remettre la vôtre qu'au moment où, sans ressource et sans espoir, vous ne pourriez plus rien que lire et mourir. Lisez.

Il lui donne la lettre.

VALLOMBRA, *regardant la lettre*. O mon Dieu! (*Silence.*) Qu'est-ce que c'est cette lettre?

GONZALO, *saisissant une torche*. Allons, lisez, madame ; voilà une torche funèbre qui vous servira de flambeau.

VALLOMRA. « A dona Vallombra.»

GONZALO. Ecrit avec du sang, madame.

VALLOMBRA, *ouvrant la lettre*. J'ai peur.

Bruit de peuple au dehors.

GONZALO. Lisez vite, madame... le peuple s'impatiente.

VALLOMBRA, *lisant*. « Madame, les crimes monstrueux veulent des châtimens monstrueux ; du fond de la tombe que vous m'ouvrez par un horribe assassinat je lance sur votre tête une horrible vengeance.» Hélas!

GONZALO, *secouant la torche*. Madame!

VALLOMBRA, *lisant*. « J'avais trois fils : deux légitimes, un bâtard... je ne sais ce qui adviendra de celui-ci.»

GONZALO. C'est Mudarra, mon frère.

VALLOMBRA, *lisant*. « Des deux autres, l'un est mort dans l'incendie ; l'autre sera sauvé, c'est celui-là qui accomplira la vengance.»

GONZALO. C'est moi.

VALLOMBRA, *lisant*. « Celui-là se croira le fils légitime de dona Lanfazza...»

GONZALO, *étonné*. Se croira le fils légitime de dona Lanfazza?

Ils se regardent tous les deux.

VALLOMBRA. Laissez-moi continuer, seigneur. (*Lisant.*) « Parce que je l'aurai écrit et signé de mon sang; mais le fils de Lanfazza, c'est Ferdinando, qui est mort.»

GONZALO, *laissant tomber la torche*. O mon Dieu!

VALLOMBRA. Eclairez-moi...... éclairez-moi donc, que j'achève. Ah! cette lampe... (*Elle s'approche d'une lampe, et lit.*) « Celui qui vit, celui qu'on va sauver, celui

« qui vous tuera, madame, c'est Garcias, » c'est votre fils... »

GONZALO, *stupéfait*. Moi, son fils !

VALLOMBRA. Moi, sa mère !

GONZALO. Oh ! désespoir ! les voilà qui hurlent à la porte!

VALLOMBRA. Oh ! ne pensons pas à cela ; oublie tout et viens dans mes bras.

GONZALO. Ma mère ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre : bruit.*) Malédiction sur moi ! je vous aurais assassinée, moi, ma pauvre mère !.. Ils arrivent !

VALLOMBRA. Ce n'est que le tonnerre...

GONZALO. C'est le peuple, je vous dis.

VALLOMBRA. Eh bien ! laisse gronder à la fois le tonnerre et le peuple ; qu'est-ce que cela nous fait à nous les bruits du dehors ?.. Tu sais bien que nous bravons l'orage, nous autres ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront ; maintenant la mère a son enfant, et la mère est heureuse.

GONZALO. Mourir ! mourir ! vous ma mère !.. Non ! non, vous ne mourrez pas ; je ne veux pas que tu meures.

VALLOMBRA. Tu l'as dit, me sauver est impossible.

GONZALO. N'importe, il faut que je te sauve... tu comprends bien qu'il faut que je te sauve, n'est-ce pas ?

VALLOMBRA. Oui, pour toi.

GONZALO. Impossible ! par où sortir ?

VALLOMBRA. Cette porte ?

GONZALO. C'est celle par où je suis entré, par où le peuple va entrer à ma suite.

VALLOMBRA. Celle-ci ?

GONZALO. Gardée par le peuple et l'inexorable justice de Castille.

VALLOMBRA. Mais l'autel ?

GONZALO. L'autel ! vous avez raison ; Dieu soit loué ; j'avais oublié l'autel ! asile ! asile ! à l'autel !

VALLOMBRA. Mais le peuple ?

GONZALO. Le peuple ! je vais le recevoir... Allez ! ô Dieu ! protége ma mère !

VALLOMBRA. O Dieu ! sauve mon fils !..

Elle sort par la porte du fond.

SCENE V.

GONZALO, DOLFOS, AGUILAR, LE PEUPLE, *entrant par les deux portes latérales*.

LE PEUPLE. Mort à Vallombra ! mort à Vallombra !

Il court à la porte du fond.

AGUILAR. Où est dona Vallombra ?

GONZALO. A l'autel.

AGUILAR. Qu'on arrache de l'autel dona Vallombra.

DOLFOS. L'autel est lieu d'asile.

AGUILAR. La loi n'accorde point d'asile aux régicides... Allez.

Le peuple s'ébranle vers l'autel.

GONZALO. Amis, me connaissez-vous ?

LE PEUPLE. Oui.

GONZALO. Qui vous a défendus hier ?

LE PEUPLE. Vous.

GONZALO. Qui vous a délivrés aujourd'hui ?

LE PEUPLE. Vous.

GONZALO. Suis-je votre roi ?

LE PEUPLE. Vive Gonzalo !

GONZALO. Si je vous demandais la vie de Dona Vallombra, me l'accorderiez-vous ?

AGUILAR. Dona Vallombra est condamnée par la loi ; rien ne peut la sauver.

LE PEUPLE. Non, non ! mort à Vallombra !

Mouvement.

GONZALO, *montrant sa poitrine*. Eh bien ! frappez-moi donc avant elle : c'est ma mère.

LE PEUPLE, *reculant*. Oh !

GONZALO, *les pressant*. Oui, ma mère, la mère de votre ami, de votre défenseur, de votre roi... votre mère à tous ! sauvez-la, mes frères !

Hésitation de la foule.

UNE VOIX. Vive Vallombra !

TOUT LE PEUPLE. Vive Vallombra !

GONZALO, *courant à l'autel*. Sauvée ! sauvée !...

Un cri.

SCENE VI.

LES MÊMES, MUDARRA, EDUL.

MUDARRA, *ouvrant les portes du fond*. Morte !

TOUS. Morte !

On voit dona Vallombra, étendue sanglante sur l'autel.

AGUILAR. La loi est satisfaite.

MUDARRA, *arrachant un fourreau d'épée d'un trophée d'armes suspendu à la muraille*. Maintenant rentre au fourreau, mon épée ; nous avons accompli mon serment.

Il rengaîne son épée.

GONZALO, *tombant sur les marches*. Je n'ai plus rien au monde.

MUDARRA, *lui prenant une main*. Et moi, frère ?

EDUL, *accourant et l'embrassant*. Et moi, Gonzalo ?

DOLFOS, *lui prenant l'autre main*. Et ton peuple, seigneur ?

Gonzalo se lève et porte les yeux au ciel. La foule s'agenouille.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.